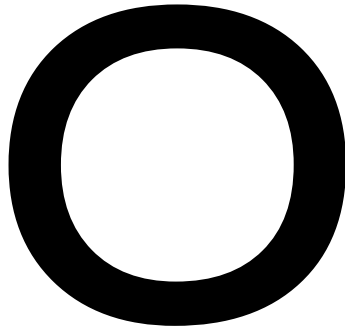


O



Georges DUQUIN



Livre premier

Éditions Baudelaire

© Éditions Baudelaire, 2010

envois de manuscrits :

Éditions Baudelaire — 11, cours Vitton — 69452 Lyon Cedex 06

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Ce qui sert à la paix, voilà ce que je suis venu enseigner :  
la Vérité sur la douleur, son origine et son extinction. »*

Le Bouddha

Majjhima Nikâya I, 426

*« Le monde entier est en flammes,  
le monde entier est enveloppé de nuages de fumée,  
le monde entier est dévoré par le feu,  
le monde entier tremble. »*

Le Bouddha

Samyutta Nikâya I, 133



# 1

et  
avant de finir, recommencer  
avec infiniment de peine  
infiniment d'ardeur, dans l'automne  
déclinant,  
ce qui demeure et n'est pas  
au cœur même de la foi  
qu'enveloppe l'amertume du doute  
la contre-vérité enseignée  
parmi la révélation même  
comme l'instrument de la vérité  
et la vérité  
jaillissant de la douleur  
ce qui demeure et n'est pas  
maison aux vastes échos  
telle une plainte toujours inconsolée  
ou l'éloge sans cesse menacé  
le devenir s'il est  
que le Maître guide le serviteur  
lui donne refuge  
abrite l'amour blessé  
et protège l'égaré des vents de la nuit

lui donne refuge  
O Bouddha accepte-le

\*

Ce qui se dérobe est ce qui s'offre  
lutter, lutter, lutter

le grand avoir est le rien-avoir  
le vrai vouloir est le non-vouloir

et dans la fuite de toute chose  
la stabilité du don

l'Aimer

l'Ailleurs qui est la seule certitude d'ici

et nul, ni le chagrin, ni le temps, ni le dénuement  
ne peut annuler

l'Aimer ni le Refuge  
qui sont mêmes

\*

Tout a été brûlé  
presque tout a été quitté  
et l'amour des vanités  
et le savoir minime  
Jusqu'à l'espérance tout a été donné  
les larmes elles-mêmes furent asséchées  
et les affres du désir et le plaisir

Nul monastère  
ne fut aussi sévère  
que le monde sans merci

l'absence de gloire et l'absence d'insigne  
servant  
la gloire de Celui qui Est

Le monde traversait l'homme de verre  
trace effaçant trace  
apparences bousculant apparences  
Étant au monde il était le champ du monde  
    qui y levait ses semailles  
        en emportait ses moissons

le laissait vide  
comme une province du malheur  
    lorsque décroît le galop des armées

\*

Cavalerie et songe !  
L'offrande à la prédation  
Terre passive au passage d'impurs

... Année, que la question était neuve !  
Dans la vieillesse du monde  
pâleur de la naissance  
Dans les ténèbres  
gésine de l'aube aux larmes de pluie  
Lire à la lueur des lucioles  
avant que ne vienne l'espérance du vrai

Car la Terre est encore non-espérance  
non celle qui ne veut rien attendre  
mais celle qui attend tout  
    «She is full of fear and love»  
        lui dit-il avec tendresse  
puisque le regard qu'on croise et qui se baisse  
est pointe de diamant sur la chair  
oh nulle souffrance vraiment mais  
l'affleurement du sang  
une goutte rien qu'une goutte perdue  
        rose oubliée frôlement quelque noce  
de l'être qui ne dit qui ne parle  
le simple souffle d'une rose  
        chair, semonce, affleurement

la charpente de l'esprit est ébranlée

    «Tue-le» dit l'alguazil  
Les passagers de l'ombre  
        surgissent  
                brefs, taciturnes,  
puis s'immergent dans leur naissance :  
        l'oubli  
Et peut-être celle-là  
en quelque autre lieu, en quelque autre moment  
        aurait pu être  
                l'amour  
                        et le désir si pur  
qu'aucune félonie du temps  
        qu'aucune trahison de la pensée  
                n'aurait pu abolir

«Tue cela, répéta-t-il

libère-toi de l'attente  
qui est la pesanteur de l'esprit»

Hippias dit : « le cœur est enveloppé  
de sang, de même l'esprit l'est  
de pensée »

Nord, nord-ouest, l'orientation non propice  
comme du sud, sud-est viennent  
les bonnes influences de la terre

L'usage du Vieux Savoir est perdu :

mort de l'homme historique quelque part

en ces années cinquante

puis vint ce temps où le monde

se rassembla dans un œil de verre

Et rapide comme un faucon

s'empara d'eux tous Envahit

la chambre infinie

Un homme désormais

est tous les hommes

avec l'ensemble de leurs yeux

et rien

d'autre

## 2

De la Nature  
En reprendre le chant et le signe  
Après tant d'épreuves et de savoir

décrire pour prouver dit Lucrèce  
l'herméneutique du Grand Livre  
prairies du Wisconsin, mers de l'est  
Castilles au sang frais, Terres Jaunes

«La mer est la source des fleurs»  
Ils partent, vers tes navires,  
vers le cœur des brumes, la pointe des montagnes  
le lieu des blessures que nous seuls connaissons

Lentes conversations longues traversées :  
l'indice de l'humanitas  
la très fière politesse des libres  
ou la beauté des saules :  
sous nos yeux  
s'édifie le temple.

«Gère ton pays, merveilleux royaume»  
dit le Maître  
Que l'esprit malheureux devienne

le contentement.  
Hymne au Guérisseur : l'hysope trouvée.  
Labiée aux deux lèvres  
elle fut l'abîme, elle est la joie

La grande sagesse des eaux  
printemps en automne  
Et Cérès la simple qui cherchait son enfant  
la trouva dans ma semence  
«moi  
qui suis revenu des enfers» assura S  
Annoncer le siècle au monde

MAITREYA  
l'euphonie de monde et merveille  
La sagesse  
Mère des Bouddhas donne l'espérance  
L'écrit, chercher dans l'Écrit ce qu'il peut donner  
et ce qu'il ne peut donner  
lettre et nombre  
Dans le plus long poème du monde trouve le seul mot  
Car l'unique est l'autre  
qui t'ose  
au lieu même  
le vrai, et le réel.

Don à l'être vrai : dit-il  
le dire venant de l'être  
comme, de la folie, la raison  
Je parle de cette folie-là :  
celle où n'a place le dieu.

J'ai béni la folie qui m'a fait entendre le dieu.  
Ils m'ont chassé  
    et courent mourir au fond  
        d'une cave :  
            leur destinée profonde.  
Les Apennins chargés de pollens mauves  
Tchen dit : donne-moi une cigarette  
    Peut-être tout cela est vrai  
    le total abandon, l'impossibilité du jugement  
        Trastevere, Trastevere :  
        wagons d'un train  
            traversant une gare comme un dard  
n'importe quels wagons  
    n'importe quel dard de cyclope aveugle  
tumescent, violacé, fonçant  
    dans le fracas, puis  
        le vide, la désertion, l'oubli

D'où venait-il ? Où allait-il ?  
De la nuit, à la nuit. L'histoire  
des Trois Royaumes doit bien commencer quelque part  
    finir quelque part :  
Seu Ma Sien le seul lecteur de son livre.  
Des lions marchaient, solitaires, silencieux,  
    nuit du savoir  
        l'infinie forêt de la langue  
    chaque homme génère l'infinité  
l'histoire, la mécanique subite  
    du constructeur des formes  
En mourant  
    chacun emporte les trois royaumes  
    Puis il meurt sans les avoir vus  
Dans la langue, chercher  
    la trace de la parole  
    D'où ce terrible labeur.





Même le roi  
dort dans le royaume  
Et ceci est que tout brûle  
tout brûle  
sacrifice des animaux sur l'autel sanglant  
sous la tente dressée  
dans le désert  
comme tout brûle  
depuis l'orée du monde  
enfance perdue, l'absurdité de l'amour  
et l'absence de tendresse  
des cieux  
qui sont des arbres désespérés

Seuls deux philosophes amers, dit-il,  
lui donnèrent quelque courage  
L'ivrognerie.  
«J'ai demandé la sagesse  
et j'ai bu du vin, mangé de la chair humaine».  
L'enfant partie, emportant sa grâce ailée,  
il reste une nuit à garrotter

«Le bouddhisme est-il donc  
une école de dégoût?» demanda-t-il au déva  
Et si tu pleures l'infamie  
l'ivrognerie est encore en toi  
ô moine  
ton esprit est encore un repaire  
de reptiles  
une maison de brigands  
et rien ne te sera donné  
comme rien ne te sera connu.

## 4

Plus que la trahison  
mystérieux est le silence  
L'étendue amère des glaces  
et ces troupeaux d'oiseaux sans vol  
criant sur la grève

Moi l'océan  
j'ai recouvert le domaine même  
de l'être nu.  
Personne n'est plus désespéré  
que celui qui aime la grâce  
et personne n'est plus incompris  
que celui qui meurt  
à chaque instant de sa vie.

«Moi l'abandonné  
j'émets ce chant obscur et nombreux»  
Obstinément, dans la poussière,  
il recherchait la voix mélodieuse  
qui naguère apporta sa douleur  
Dans la poussière du jour sans césure  
il était maintenant sans douleur  
mais sans seigneur.

Le Seigneur dit :

«mon rossignol  
personne ne l'entend.  
Dans l'épaisseur de la forêt  
il chante à en mourir.  
Personne ne l'entend  
sauf son propre chant. »  
Je lui ai donné quatre filles  
qui sont les quatre orientes  
Puis je lui donnerai un fils  
qui sera le nadir précieux  
Et dans sa vieillesse  
de même qu'à celui qui riait sous la tente  
avec Sarah la simple,  
un fils qui sera le zénith  
Ainsi ils seront huit de par le monde  
comme la semence et le nombre.  
Et l'enfant merveilleux trouvera le secret  
Il sera roi :  
l'austère et le généreux  
l'océan, son père, ayant couvert  
les amertumes du monde.

Ainsi il le dit à six jours  
du Serpent.  
«Roi, sur qui régneras-tu ?»  
lui demande l'heure  
«sur moi, dit-il,  
que je ne connais» car les hommes  
sont connus : sans espérance.  
Obstinément l'heure dit :  
«đau khô cho ngu'ò'i»

Vaste jour  
sur la ville déserte, l'attente

sans but et voici :  
l'étoile du néant  
toutes choses suspectes  
parce qu'il n'y a que le vide,  
l'attente, le songe, le mensonge.  
Ich, stellarum scrutator,  
ventru astrologue, dix-sept  
enfants et quatre épouses, sans  
sagesse pour soi mais digne de Tirésias,  
de Nestor réunis.

Il dit.  
Pour elle, l'aimée, l'oracle  
laisse le lent présage du rien.  
Mais l'homme qui enquête sur la vie  
le prend pour lui-même :  
aigle, tourterelle,  
tout n'est que passage  
le vide, l'attente, le songe et le mensonge,  
les quatre faces identiques de Krishna.

Ce fut le patient labeur du voyage :  
rencontre chez la trafiquante de pierres volées  
la tête du dieu décapité  
dans une arrière-boutique, monde mercenaire,  
Bangkok ou ailleurs  
mille nœuds, écheveau des mille chemins

et lorsque quinze ans après  
l'image trouve son sens  
l'homme aux indices s'écrie :  
«toute vérité est révélée  
don d'En-Haut»  
Personne ne trouve sans maître

— Oh! si je savais le trouver  
et parvenir là où il est assis  
gémît celui dont la nuque est broyée  
Mon être est dégoûté de ma vie.

Il est celui qui est dévasté  
par la voix des choses effrayantes  
L'enseuillement : si haut!  
Tout homme est nain  
comme son propre ennemi.

Et les oiseaux qu'il voit  
ne sont que des amours manquées  
les signes de l'absence  
car à la seule fenêtre de sa maison  
qui peut en dire :  
« j'y ai porté mon regard dans le ciel »?

Ad infinitum terra incognita  
«Jusques à quand crier?» (Job)  
Au Seigneur j'ai donné ma vie  
pleine d'amertume.  
J'ai compris parce que l'on m'a battu.  
Qui a l'amour mange à sa faim.  
Qui marche de nuit  
trouve le matin.  
Inlassablement j'ai loué le Bouddha  
où ranger mes sutras modernes?  
Dans la main du Seigneur  
à mon retour.

Déchirer le voile  
démasquer la menteuse

Où se tient le roi ?  
Au centre de sa solitude  
Ils l'ont chacun bousculé  
dans les souterrains de la ville  
Il dit : «à aucune porte  
je ne suis passé le premier»  
Mais il souriait.  
L'Histoire allait de son pas tranquille  
Il marchait parmi la foule  
dans le ventre de la ville.  
L'inconnu. Le sans-œuvre. Le sans-amour.  
Mais il était roi.

«Il a voulu le grain  
Puis il parle au vent  
et nul ne l'entend»  
Mais le Tathāgata sait son dénuement.  
« Être roi de sa douleur »

L'inoubliable Mahler  
La fierté blessée du monde  
«Qui songe à moi ?  
L'homme qui tire de sa peine  
ce chant de rossignol  
seul pense à moi  
dans la ville que son peuple  
a désertée.»  
Dans le monde futur  
mémoire de la voix  
davantage que mémoire de l'écriture  
Et si ne parvient à lever  
l'innombrable poème  
parce que la sécheresse s'est emparée

de l'âme de la ville,  
qui portera témoignage de cet homme  
et ainsi portera témoignage de moi-même,  
de ma propre souffrance ?  
Mais l'œuvre secrète sera au même rang  
que les larmes de tous les pauvres de la ville  
Ainsi  
il ne sera pas dit  
que celui qui m'aime  
aura plus reçu que quiconque  
ni que celui à qui je parle  
aura récolté et le lin et le blé et la faveur  
dont se prévaut l'inique ou le prédateur.  
Car si je suis le Parfait, le Noble, le Vainqueur,  
celui qui me loue ou celui qui me sert  
est l'imparfait, le paria, le vaincu.

## 5

L'amour mille ans  
                                  n'a qu'un lit.  
      Être celui-là.  
                                  Et bien qu'elle s'enfuie  
être la fidélité même  
                                  afin que l'univers  
                                  devienne  
la compassion.

                                  Alors sera possible le progrès :  
                                  fusion.  
En Jamaïque des corsaires  
                                  passée l'Anse du Français  
                                  Voici, t'ai-je dit :  
                                  debout sur le Lagon Bleu  
                                  face tournée vers le nuage lumineux  
                                  cinq couleurs  
                                  naissantes  
elles qui toujours étaient en lui  
                                  au cœur même de la mer immortelle  
                                  «Mais d'où venons-nous, où allons-nous ?»  
                                  s'écria Kolossovsky  
le Soviétique, «et pour quoi sommes-nous faits ?»  
                                  devant France, Japon et Inde  
                                  «Pour chanter le Seigneur» dit France  
                                  cette nuit-là  
                                  à TERRA NOVA

L'ange de l'éternité.  
Nous fûmes les Quatre Pionniers  
investissant dans le fond des océans.  
Là, où il est plus dur d'œuvrer  
que sur la lune,  
où aucun homme n'ira  
mais l'humanité entière.  
Douceur du Pacifique  
où j'ai réglé la discorde.  
Un homme peut luire sur l'âme du monde.  
Qu'il parle !  
Le monstre lippu  
lut le vain livre des mensonges

«Alors j'ai parlé du Juste Milieu  
et j'ai vaincu»

Musique.

\*

Dame pure  
si un homme prêche violence, mensonges  
ce n'est qu'un homme  
Mais si un homme donne la voie  
c'est tout l'humain.  
Doser la souffrance.  
De lents pélicans noirs à hauteur d'homme  
glissaient impassibles et funèbres  
à portée de main  
dans l'air.  
Et les eaux d'un bleu parent

du cobalt des Hawaiï  
ses yeux de russe blanche  
sa bouche pivoine  
l'adieu aux corps l'adieu

Doser l'ennui.  
La façon d'aimer  
l'agilité du lynx pour se cacher  
du monde

Doser la sagesse.  
La bienveillance au monde  
laisser errer son sourire dans la foule  
des souterrains  
Ici ou demain : l'équité du temps.  
De lents chevaux noirs trottaient  
tirant une calèche d'eau noire  
à contre-jour

c'est à contre-jour que vient  
le souvenir du poète andalou  
C'était la brune  
coup de feu dans la sierra  
La mort au bord du Guadalquivir  
poussière d'été  
restent tamaris, parfums de Grenade,  
ici ou ailleurs, l'égalité de l'espace :  
la mer intérieure  
De sorte que malgré le silence  
et le retrait de l'être...

Ainsi ne reconnaître rien  
d'immortel

Même la mélancolie  
n'a lieu dans ce cœur que le savoir  
a vidé  
«Peut-être vous ai-je tout donné, ô Bouddha  
O Tathāgata »

Et cette parole résonna

comme dans une citerne vide  
creusée dans le désert

L'histoire de S :

mal aimé toute sa vie.

Le rouge-gorge mort dans la broussaille  
et la fontaine qui se vide

la lente destruction des cités  
pour qu'enfin il comprenne sa défaite :  
rouge le rouge-gorge  
rouge la roue des paons

rouges les ténèbres

Et la poésie soudain dévêtue et hideuse  
tel est ce siècle qu'il n'y a plus de miracles  
il apprit la vérité qui fut aussitôt détruite  
il entendit la voix mélodieuse qui devint  
la voix des choses affreuses et les choses  
affreuses n'étaient pas le sang ni l'horreur d'un corps brutal

mais le mensonge de paroles saintes  
rouges les ténèbres

afin que le hasard devienne le destin

et que plus rien ne soit la vérité

l'absurde prosopopée de l'art

de même sommes-nous devenus le dégoût ?

Et après les larmes que devient le saint ?...

Fontaine vide, l'absence de but, le chant du fou.

«Je veux que tu m'oublies» dit-elle

après l'avoir aimé et parce que l'esprit humain  
aime la maison des biens

Rouges les ténèbres qui engluent l'amour

À quoi te sert dit-il à l'ange

de rendre fausse la monnaie que tu m'as donnée ?

Ange quelle est ta victoire ?  
    «Je ris de ta crédulité» cria cette voix  
    «Tu as brisé ta famille torturé ton âme  
    fendu ton corps lui-même pour m'avoir  
    écouté»

et le fou qui logeait en lui  
sanglotait de rire après qu'il fut tombé épuisé  
    d'avoir cherché sur ordre ici et là  
    ici et là et nulle part et partout  
dans les boîtes et sous les couvertures  
dans les lattes du parquet  
    un couteau de cuisine planté dans  
    le fond oiseux du placard vert  
    des enfants  
et il pleura parce qu'il était la misère humaine  
    de la foi  
    et de l'amour du Seigneur et il disait  
    O mein Buddha O mein Buddha

    Poésie décharnée la mort est douce  
    la mort est douce, ici est l'enfer  
de l'homme livré aux dieux aux anges aux démons  
    aux Bouddhas  
Sans amertume il pleurait des larmes brûlantes  
    «Je maintiendrai ma foi» criait-il  
    à travers le rideau des pluies  
«Personne ne peut usurper le nom de Bouddha»  
    et telle était sa seule défense  
    rouges les ténèbres  
    et ainsi il était le vaincu de tous  
femme prise par un monstre puis par un cynique  
    puis par un nabot  
    puis par vieillard cannibale

fortune mitée et maison pourrissante  
    enfants meurtris et ennemis triomphants  
Job sans gloire et sans fumier  
qui ne maugrée contre le Seigneur ni ne gronde  
les vieux sages venus des douars voisins : « regarde  
je ne dis pas : si cela est la sagesse je l'ai déjà entendu  
    d'une foule  
bouviers, comiques troupiers »  
Dans le siècle gagnent les bateleurs  
et tombe d'un bloc comme un arbre mort  
celui qui dit je vous aime ô Maître  
que le Maître a lancé sur tous les chemins  
    du mensonge de sa propre parole  
    et celui-là dit c'est pour m'apprendre  
et il entend celle qui est désignée par le Seigneur  
    nommée l'épouse je veux que tu m'oublies  
et puis il en fait don à celui qui se joue de lui  
    Je vous donne aussi celle que j'aime  
    et cela au moins Job ne l'aura pas fait  
Soudain la poésie devenue laide  
terre de plomb et  
    rouges les ténèbres

l'impossibilité de la preuve

## 6

Hirsute ou suicidaire poésie.  
Mais l'asphodèle pâle.

### SE DÉTRUIRE

Je ne fais plus rien dit-il je  
regarde  
passer les choses  
    « de rebus quæ geruntur »  
Les Cantos l'avaient  
    vidé  
                    comme une fontaine  
Il clopinait voûté sec  
    léger comme un calcaire d'oiseau  
    ruelles du labyrinthe  
Venise la blonde (les femmes poudre d'or  
    dans les cheveux  
                    puis les masques blancs  
les vastes manteaux noirs)

    rouge-gorge rocou  
    mort dans les halliers  
et lui qui est vieux comme Chronos  
étendu dans l'île bleue San Michele  
    quatre fleurs d'inconnu

et moi l'homme atome  
j'ai visité tous les tombeaux  
Ketchum, Oxford (Mississippi)  
Kushinagar, Jérusalem, Chu Fou  
Lourmarin, Sète, Huelgoat

et vu le roi à Mycènes tombe vide  
ô Agamemnon

dis-  
tu

cette poésie hirsute et suicidaire  
au sujet des choses qui passent  
rébus  
le chaos des pierres qui est la concision du désert  
moi le thaumaturge du soi  
afin que l'homme ne soit plus  
vêtu de sphaignes  
mais soit habité de la grande misère du vide  
vaincu par tous ses ennemis et dépossédé de tout  
afin qu'un inconnu entre en moi  
comme dans une maison déserte

## SE DÉTRUIRE

La souffrance n'a plus prise  
j'ai été en toi ô prince sans terre  
ton squelette d'oiseau  
et l'haleine forte de la mer  
un soir  
après avoir baisé cinquante femmes  
un poncif

La bouche pleine de farine  
La nuit : quelle soupe !  
Puis regarder les choses. Voilà.

c'est ainsi que : unir une silhouette à une âme.  
ou bien : nue l'apparence mon rire.

nous avons tout glané sur cette terre  
épuisé la prosodie des vents  
brisé la force souveraine de la douleur  
jusqu'à ce que naisse un homme invulnérable

poncifs avec quoi vivre sinon comment vivre  
ainsi le veulent-ils refusant  
le Poème

Moïse se tournant vers son dieu :  
«Ils ne veulent pas entendre ta voix  
que je leur ai portée  
ils ne veulent pas entendre ma voix  
dont Aaron s'est chargé.»

Aussi quitter la vanité de l'Envoyé  
De même que l'on quitte le visage de l'aimée  
de même on écoute un rossignol  
Lorsqu'apparaissent des terres nouvelles  
cri de la hune ou silence du Survivant  
la houle soit bénie et toutes choses.

Elles passent, elles se créent  
force de tout homme  
et celui qui me tue  
est celui qui me donne  
la vie l'irréductible goût de la sainteté

S'envelopper de silence est chant d'amour  
la solitude rompt la dernière fibre  
chant de l'Autre qui est le Même  
Ainsi renoncer à l'origine qui n'est  
se confier au flux qui s'offre  
L'ai-je dit  
ou l'ai-je rêvé ou  
l'ai-je comme moissonné dans le  
champ du hasard à moins que je ne l'aie  
rapporté du sommet de la Montagne  
blanche dans la nuit bleue  
des poissons lumineux volaient sur les eaux  
vaisseau de soldats  
Ils flirtaient sur les ponts  
chantaient dans les soutes  
en route pour un combat douteux  
Relation du voyage :  
mer torride et rouge  
dans la paix visible de l'enfance  
nuit calme ô nuit sainte  
tout mène vers la source  
La mer est source des fleuves  
apprentissage de celui-ci.

L'homme naît de l'homme  
lui-même

Du réel  
savoir qu'il est penser  
Et ainsi tu comprends maintenant  
ce qu'est le devenir et ce qu'est l'origine  
une seule et même chose  
un seul et même bien  
Et tu comprends un peu mieux  
la Doctrine  
Celui qui lutte est déjà délivré

Celui qui naît est déjà né

et si tu ne risques qu'un mot il est  
même  
C'est pourquoi dans l'anarchie  
du penser et du monde  
tu es laissé à la barbarie du manque  
Le reste est le poncif de l'amour  
les merveilles celles de l'irrésolution

Au premier port du vrai  
tu es parvenu :  
absence de plainte.  
Tes compagnons morts  
les uns après les autres  
toutes ces tempêtes  
tous ces combats  
l'absurde aventure d'un homme  
subissant l'héritage amer d'un autre  
homme  
l'absurde étant l'oiseau noir  
qui hante la cage de l'esprit  
Ils sont morts.  
Doux ou veules  
fidèles ou traîtres  
ils sont morts :  
tu rentres seul à la maison natale  
Elle est l'île  
où t'attend un autre combat  
Personne ne te reconnaît  
sous tes vrais habits (mendiant, vieillard  
loques et cheveux blancs  
la vérité même du roi)  
Sauf le chien aveugle :

il se soulève à ton approche  
et meurt  
Cela est l'adieu de la fidèle nature.  
Ils sont morts  
de sorte que  
tu n'avances plus qu'à reculons :  
l'instant, l'instant présent, je l'ai dit  
Qu'un homme en soit capable  
une semaine, un jour  
et il est sauvé  
Il est seul et tel doit-il être  
ô bikkhu  
mon aide étant de découdre les paupières  
non d'offrir bouclier de Persée  
Vois et tu as déjà vaincu  
Royaume  
le tien et le seul  
Penser et être, le même,  
une illusion  
  
Maîtrise-le  
par l'invulnérabilité  
à la douleur



Éveil.  
Mois de la douleur.  
Le vivre est un mois cruel  
    éveil ou sommeil  
        ne sommes-nous  
            toujours  
dans la prison du songe ?  
Je ne lis plus que les mêmes livres  
et chaque fois je vais dans le même pays  
    Si ce n'est le cœur de la croyance  
        qu'est-ce donc puisque  
je reviens à celle qui me détruit ?

Savoir l'amour si pauvre  
comme un bruit d'eau à la fenêtre  
printemps méchant et pluies glacées  
les quatre saisons déjà parcourues  
Quelle consolation de savoir  
trahison démasquée mais vérité sans preuve  
amour naissant mais oiseaux en fuite  
le poème est celui-là qui conte la course de la nymphe  
    parmi les bosquets et les liliacées  
    parmi les ruisseaux et les collines  
criant aux arbres  
    aux prairies  
        « avez-vous vu mon amour ? »

Quelle consolation de savoir la trahison  
quand tout reste inconnu  
à la fois l'heure la circonstance la vraie  
    parole lâchée  
    dans ces moments noirs ?

Lumière

Lumière et toi silence



glace à la pistache Terra Nova  
chacun avait enfoui  
son malheur et son secret  
Errer sur l'île aux Corsaires  
pensant à la Méditerranée  
aux hommes lointains  
qui furent avec les dieux  
enveloppés dans le même suaire de la mémoire  
Cadavres en fleurs  
variables jardins  
parlant aux hommes. Keats pleura l'enfance perdue.

Marie-toi avec l'âge mûr  
marie-toi avec la vie mortelle  
Il reste le chant  
asphodèle pâle mouette des vents

## 8

Arrime-toi à l'humanité (le jen)  
    lui dit-il, comme maître Kong  
        au prince de Lou  
Invite-le à dîner malgré ses torts  
Non que tu les aies oubliés  
    mais parce que les manières sont aussi  
        la poésie  
Dans l'ancienne Chine et dans l'ancienne France  
l'air portait l'esprit  
La maison des oiseaux  
    était aussi la maison des hommes  
        Ainsi feras-tu du bien à ta fille  
            qui l'aime  
et trois personnes seront heureuses  
    autour d'une humble table  
Un jour tu seras reconnu  
    comme l'homme de la bienveillance  
        car le même est  
            l'humanité et la bienveillance  
                deux mots formant une même grandeur

Là  
    tu as laissé la poésie des mots  
        Entrant dans l'océan des fleurs mortelles  
tu seras l'abeille au miel vivant  
Races obscures ou aryas disparus  
    quel est le partage? Équité du temps.



à moi l'inachèvement du futur !  
Mon rival : le temps.  
Prendre le dessous  
aux fins d'être libéré.  
Je suis l'invaincu  
Alcyon des mers et mers de la mer  
bercement de la houle  
l'incolore grande année  
rêver en non-rêve  
être en non-être

toi, Vénus, que je croyais telle  
pour qui je fais cette élégie du vain savoir  
Geste du semeur :  
il a créé la plaine  
Geste de l'amour :  
il a créé le malheur

À moi l'en allée des chevaux  
À moi l'achèvement du néant

Ainsi parla S  
Fenêtre noire, musique d'un dieu sourd  
Te l'avions-nous dit : il était maître  
des mers, des pôles  
L'espace lui fut promis :  
«A quoi bon ?  
royaume assez vaste, nuit assez noire  
L'indécision du droit de la mer  
et ce continent sans maître  
où chantent les glaces»  
Il n'y tenait guère : l'espace est noir.  
L'azur. Comme l'amour. Ou le cri des oiseaux

sur les maisons de santal flottant au matin

Alors il dit : «protégez le désespoir.  
protégez le Continent Blanc  
des chiens, des hommes.»

Prodige tardif :  
apprendre à être désespéré.  
Protégez la misère  
la solitude du divorcé, la journée du malade.  
Protégez l'aire tranquille des lépreux  
et la femme qui lave son linge  
et la pluie des jungles closes  
et l'homme qui ne peut dormir

Lorsque tombe le silence  
entrer dans le ventre du monstre  
La nature est ivre de tristesse  
je suis l'invaincu  
mon père pourquoi m'as-tu abandonné  
j'ai créé le monde tel qu'il est  
soudain les six serviteurs en fuite  
l'absolue nécessité d'être vaincu  
triomphe des princes, des rois, des prédateurs  
ils meurent dans l'or, l'encens, la gloire  
ils meurent, ils meurent  
moi, le mort, j'en témoigne  
Jours où nous fûmes heureux avec tous nos enfants  
savions-nous qu'un jour nous serions  
cette terre désolée  
savions-nous alors que nous étions déjà morts  
hôtes du royaume des morts  
dans ces maisons de santal, qui flottaient sur les lacs  
Pères, protégez la tristesse de vos enfants  
maris, le rêve de vos épouses

lorsque résonnera sa loi  
sachez labourer de nuit  
aucune torche, seulement des étoiles lointaines  
sachez parler dans le silence  
aucune voix, seulement le vide  
nus les vivants, rauque la vérité  
je suis l'invaincu qui a su être mangé par le temps  
je suis le savant qui a su vivre d'ignorance  
le roi sans terre au royaume sans espace  
je suis le roi de ma douleur  
elle couvre le monde que j'ai fait

et je l'ai quittée  
comme le serpent des banyans  
sa peau d'écailles blessée de cent combats  
et personne ne le voit plus  
qui attend dans les herbes l'abandon  
l'abandon non-pensée non-avenir  
afin que rien ne naisse du maintenant  
misère du lépreux qui ne veut de fils  
mais l'absence de misère de qui entre dans le vide

De cette stérilité naissant ce quoi

oh Bouddha sauvez ce silence  
s'exauce ce désespoir  
dans la couleur même des oiseaux sans âme  
ils s'écrient et filent  
fugitifs dans leurs propres cris

c'est-à-dire  
libres dans leurs propres corps

libres dans leurs propres cris  
délivrés de l'espérance

«Arrache ton « âme » par quoi  
entre la peur»

## 9

Voilà par quoi le mois de Sa Naissance  
a commencé :  
par beau temps.

Cachant la misère, la solitude, l'entêtement  
de la foi  
«Moi qui surgis du néant  
me dévêtant de mon nom.»

L'ordre imprécis des choses :  
il y eut ces querelles, ces pleurs  
d'acrimonie.  
S devant la pagode délaissée  
pleura.  
Que l'homme qui n'a pitié  
du Seigneur  
vienne à moi  
comme un seigle encore vert  
comme l'enfance du monde peuplée  
de reptiles taciturnes  
et m'écoute en paix

Cette Agonie depuis la naissance, connais-la :  
l'arrachement de la Mère  
et c'est pourquoi cette douleur si amère

est ta seule patrie.

Alors, ayant pris le langage de l'un,  
pris le langage de l'autre,  
ayant tiré de chaque Livre  
ce qu'il pouvait donner  
il rentra en lui-même  
sachant  
que Non-Dit est parole du Bouddha  
désert est traduction de la vérité  
Il regarda s'éloigner  
sur les dunes jaunes vers l'horizon  
les ambassadeurs et leurs pairs  
chanteurs et princes  
Sans amertume il tissait  
le poème des dix mille choses  
qu'aucun homme ne lit

Je suis le Délaissé :  
synthèse de toutes morts.  
Dans le hall des lumières, ne pas pouvoir entrer :  
interdiction pour cause de non-savoir  
Le conducteur des eaux  
trouve trop de boue, trop d'impureté  
dans les citernes, les canaux  
Alors Job dit aux vieux sages accroupis  
(ils l'irritaient, ces schnoques  
de Thémanie, de Namathie):  
«creusez donc une fosse  
et qu'on en finisse»  
«So far...» commença Tsophar  
et Eliphaz redit ce que tout le monde dit.  
Radotage et pérennité.  
«Qu'on en finisse !»

Mais dans les crêperies, ils allèrent en foule  
en cent années comme en une  
lions, chimères, putes et mendiants :  
rien de plus que le même  
esclave.  
Ou le complot de la Bande des Six Souverains.

Sens de la Parole :  
utiliser les mots au cœur d'oiseau.  
Et le réprouvé qui me des donna  
est au Ciel.

Et maintenant vous savez qui est le Grand Inquisiteur  
et nous sommes dans ton Refuge  
et nous ne vivons plus  
et nous laissons le monstre lippu nous martyriser  
et nous cédon la place à n'importe qui  
et nous courbons la tête devant le nabot  
et nous croisons sans ciller le cynique au rire gras  
et nous laissons à son destin l'infidèle au masque parfait  
et nous acceptons la défaite et le non-pouvoir  
et nous avons oublié la chair du raisin  
et notre discours sans raison est celui de la compassion

car le feu est plus lourd que le bronze

Au petit matin, avant que ne chante  
la farlouse des champs nus  
le témoin est le Bouddha  
taciturne et lointain  
Il répond à l'homme  
qui se veut Bouddha  
«J'ai été mensonges, masques, cœur de coq  
J'ai fumé dans le froid

des campagnes mortes,  
des gares de province.»  
Farder sa vérité.  
Qui songe à la faim pire que la faim ?  
Être tous ceux qui ont trahi  
avant que ne chante le coq  
et qui pleurent  
Car voilà ton espérance parmi chimères et braises  
Pourras-tu voir la prairie d'or  
et le rossignol des halliers ?  
Pourras-tu entendre l'arhat  
et l'écrit du roi sans terre ?  
Tu seras la foi si pensive  
d'avoir partagé les malheurs de la terre  
paix, proie, splendeur  
Tu seras la liberté songeuse  
qui médite la mer, source de tous les fleuves  
Tu seras l'invaincu  
que tu as longtemps vaincu  
et les morts se disperseront  
comme les cris rauques d'invisibles miséreux

## 10

Ce qui à-travers-soi veille  
malgré l'inconvenance, le non-usage,  
à peine troublé par les désirs cachés  
qui sont l'aimantation de la matière  
L'ombre légère d'un visage lumineux  
l'ange, sa trace,  
car il est l'envoyé de celui-qui-n'est-pas.  
Ta carapace même qui abrite le monde  
à-travers-soi l'un de l'autre  
l'espace traduit le vaste livre de la privation  
Ne sois pas l'insatisfait  
ni l'inconvenant, ni le meurtrier, même si  
dans la chambre sans témoin  
l'acte-de-pensée, qui est ton témoin,  
ne te condamne mais te rive à la terre-sans-Bouddha  
ne sois pas l'indifférent  
devant le regret, devant la distance,  
et l'écart que tu vois  
est l'écart qui te sauve.

Dans le vaste combat invisible  
que mène contre le monstre de la magie  
le Bouddha avec ses serviteurs  
et avec Rama et Sita l'aimée

la conscience t'est donnée

par l'un ou l'autre selon que tu l'as choisi  
dans la non-liberté comme dans la liberté  
du soi  
l'égalité des choses corrigeant l'inégalité des hommes  
avec la bonté de la Mère  
ô voyant, que tu vois, même lointaine.  
Maintenant prépare-toi  
La conscience de l'écart est la voie-en-projet.  
Prépare-toi comme avant la naissance  
le désert que tu vécus n'étant rien :  
un songe, un rêve déçu, le rite du mensonge  
Tu as traversé vierge du doute  
la forêt des prophéties aux dix mille larmes

et la vallée des médiocrités

et l'océan des malaises  
compagnon de route la folie aux yeux sacrés  
et la douleur qui est levain de ton être-vrai

Viens  
embrasse-la avec la ferveur de l'égaré  
aveugle qui entre au tombeau  
et lève aux cieus ses yeux vides  
où logent les oiseaux de la divinité

Par là tu as parlé  
copiste du Bouddha et son serviteur  
imperturbable  
dans les intempéries, guerres ou foudres,  
dans les intempérances, les foules bigarrées  
et la mort de toute raison.

O Seigneur Bouddha, que l'aube  
qui m'éveilla au labour  
que le désert  
qui est ma ténèbre et mon étoile  
soient les messagers de ma mort et de ma naissance  
mes serviteurs-dieux  
t'apportant le fruit de l'homme pauvre

le non-accompli-s'accomplissant  
comme le vin de la mer ombreuse  
ou l'âme muette des montagnes et des vents

Musique.

## 11

Et après le 27 rue de Fleurus  
ce qu'on nomme le hasard de la pensée  
qui est infini  
le pouvoir de l'homme d'être parlé  
par le discours  
peut-être le feu  
le roulement de l'univers que chacun porte en lui  
et qui le fait  
ad infinitum industrie des mots  
saturant l'espace étroit de la nuit  
dont s'enveloppe la terre

mais moi l'Obscur  
il faudra huit plongeurs de Délos  
pour trouver la statue de bronze  
au fond de l'océan

ils l'appellent désordre de la pensée  
quand c'est le dessein même  
Où qu'il aille l'univers va avec lui car :  
le même est l'univers et l'homme

Mais maintenant qu'ils créent la vie  
qu'ont-ils besoin du Poème ?  
Logos le vide

ce qu'on oublie de Nalanda l'oubliée  
voilà que la pitié  
comme le vrai-savoir  
sont laissés au cœur des choses

Je suis l'homme écrit par l'écriture, dit-il  
Ma main crée mon esprit.

Mais, dit John Aubrey, le monde  
est une bulle  
qui éclate  
à notre barbe gelée  
pleine d'étoiles, de souvenirs futiles.  
L'insolent bavard qui nous tient  
lieu d'esprit est notre seul compagnon.  
Les biches fraient avec les renards et les loups  
et l'on s'éveille, lorsqu'on n'est loup,  
avec une tête de renard  
et un corps de chien.  
Le temps des vivants, le voilà  
qui ne bouge pas plus que celui des morts. Adieu.

Dresser l'histoire des fouilles.  
Forêt de stèles: les plus belles calligraphies sur les pierres.  
Ah... ce beau caractère

*shi*

qui dans la langue la plus  
concise du monde signifie  
être

Et lorsque grince la fenêtre:  
seulement le vent, le vent de l'été désert  
non, comme le suggère la frayeur, quelque créature  
très proche,

témoin de notre malheur

«Je viens, lui murmure-t-il, dans ta vie brève.  
Je t'ai donné les accents du Maître  
mais ils n'en ont pas voulu :  
crever avec les rhododendrons.»

Puis fumer.

Et cracher sur sa vie  
dans la cour sordide d'une gare sans palmier  
ange d'un vaisseau perdu.

Lyrisme nul :

la passion de la foule

être né pour mourir

La différence ?

Mauvais poètes, mauvais livres  
soupe des petits, chants de faux merles  
becs jaunes

John Aubrey :

«que reste-t-il enfin ?  
Sinon nous plaindre  
de n'avoir vu le jour  
que pour naître et mourir.»

Il y a à Hong Kong  
parmi les tours et les soleils,  
l'histoire perdue d'une divinité  
aimée qui meurt, pudeur, à jamais  
dans l'oubli, dans l'argent, dans l'horreur même  
du bonheur

dans l'oubli, dans l'argent, dans l'horreur.

L'étrange force des poètes américains.

«J'ai écrit les Cent Mille Chants» dit Milarepa

Mais lui avait seulement parlé dans le vent  
D'où cette inscription dans l'airain.  
Nourriture des corbeaux légendes  
comme une nuée

Fermer une maison sans toit.



dieu vainqueur  
qu'un vague chasseur abat  
par erreur, ô dieu.  
et cela était l'erreur pour les hommes  
qui ne virent que le cerf endormi  
puis l'anonyme chasseur.  
Et cela était la nécessité pour les dieux  
car celui qui tue est tué  
et celui qui tue par amour qui est bleu  
est celui qui tue par haine qui est noir :  
le même  
le même, te dis-je, dans l'indescriptible vanité.  
Peut-être le chasseur sans nom était-il Vishnou  
acceptant d'être le Sans-nom, le Sans-connaissance  
afin que s'accomplisse la Loi  
te dis-je  
parce que je suis l'Obscur  
d'où vient la clarté.

Et  
Dans ce chaos de l'univers  
l'amour est séparé  
ô Sitâ !

Ainsi ayant tenu ma promesse de vous nommer  
couple de l'amour  
je suis l'amour même  
qui ne cesse

Et j'ai vécu le nombre  
d'années très malheureuses  
et je suis devant la porte de cristal  
ayant laissé les cavales, les filles

Guet de la déesse.

Si le temps est ignorance, ô Ananda,  
il est aussi la vérité  
la route qui mène à Bouddha

J'ai dit : «la quantité de douleur du monde  
ne diminue pas»  
Aborde donc cette nouvelle terre  
puisque tu connais les autres  
désormais.

Les Dix Mille Obstacles  
sont l'histoire de la vie.

L'amour misérable du pire  
l'abri donné à l'ombre  
oser le sort monstrueux  
puis dire : cela est le destin.

Mais moi qui n'ai maîtrisé aucun désir  
j'ai laissé l'œuvre du temps.

« Tu seras mon serviteur, me dit-il,  
malgré ton impureté»

Le savoir  
à travers l'opacité de l'être.

L'obscurité, le néant, la tromperie  
de toute chose qui naît sous le ciel  
rien ni personne  
n'aura raison de la première vertu.

Ainsi nuit après nuit

il s'asseyait sous l'arbre de la méditation  
comme le prisonnier attendant la levée d'écrou.

Musique.

Nul n'a lutté autant que le roi sans musique.

Patience.

Dans le théâtre des morts  
s'agitent les ombres, les cris de la forêt.  
Assauts secrets, le monstre lançant sa magie,  
le nain sa médisance, le cynique son rire.  
Chacun est un tombeau  
ouvert aux larmes, fermé au soleil.  
Étreintes.

Mais la divinité habite l'homme qui sait.  
Portes du Soleil ! L'espace s'ouvre  
où vont les chevaux, fleuve vivant.  
L'immortel cocher que lui-même ne vit que de dos  
le mena à la justice et au droit.  
Et là, ce qu'il vit était : la sphère du temps  
brillante, immuable, car le non-être est nécessaire  
de même qu'il n'y a rien à quoi se fier,

de même qu'ici toutes les paroles  
tendent à ce qui ne peut être dit.

Ainsi était la promesse.  
Pour celui qui ne sait mais qui aime :  
aussi cruelle soit la brûlure, aussi béante la non-  
connaissance

Silence.

## 13

«Nul n'a quitté la rive de sa naissance  
Ceci, médite-le.»  
L'entendant, il frémit.  
La crainte du blasphème.  
Même celui-là, le pur, qui cherchait  
à travers le monde la coupe de cristal  
recula  
devant la forêt de légendes  
gardée par mille paroles transformées en lions.

Les lions étaient blancs,  
neige des sommets, lys des sources.  
Lui, son glaive  
et l'armure de la souffrance,  
qu'était-il devant tant de sages ?  
Sauf la folie et l'amour  
n'était-il pas l'enfant né au bord de la mer  
criant aux vagues : «j'ai libéré  
un frêle oiseau aux plumes de feu»  
Quoi d'autre de plus  
que les pêcheurs de Nazaré, pauvreté, le froid  
quoi d'autre que des boeufs blancs  
s'enfonçant dans le sable ?  
«Oui, hors la folie et l'amour  
l'humaine misère comme l'unique non-être»

Alors face aux lions il attendit  
entrant en méditation :  
mille paroles dissimulaient le non-dit.

En principe d'incertitude est la certitude.  
Solaire est mon culte, parfait mon Seigneur,  
le Bouddha.

Au commencement, les Aryas étaient un peuple de chasseurs  
Lys et crocus sauvages, forêts des songes,  
lointaines vallées, le cœur est un ravisseur d'images  
d'autres choses changent au-dedans de moi  
dit-elle comme nous entrions dans le cœur de la nuit  
avec le pépiement des violons,  
l'Europe n'est plus assez grande  
pour une guerre  
Ainsi ai-je hanté ma jeunesse  
Et puis ceci a pris fin de façon étrange  
maison fenêtre mécaniquement ne rien aimer  
entrer en imperfection le chant mélodieux  
de la voix humaine partout le monde  
jusqu'à l'écœurement l'impossibilité  
de tout silence l'art la foule les fleurs  
l'épanouissement même de l'insomnie  
entrer dans l'oubli comme se vêtir de jaune  
et renoncer à toute gloire et s'installer  
dans la mort en pactisant avec chaque moment  
tandis que les images s'enfuient de son œil  
comme un troupeau paisible et noir hors du corral

Tant de choses en moi ont changé dit-il  
est-ce encore moi et quel est encore mon nom ?

Puis j'ai ouvert grandes les portes  
Elles ont tourné sur leurs gonds de fer bosselé  
les battants ont frappé la muraille  
et le coup a résonné jusqu'au fond de la terre

Immense est le chant de la Mère  
mélodieux et doux pour son enfant  
La Mère est la sagesse, la bonté,  
elle est celle qui recoud le temps  
elle est le pont entre le ciel et la terre  
elle parle au Père et porte les paroles  
du salut  
Que vastes soient les sables ou amère  
la grande nuit que traverse l'homme  
la Mère lui donne le suc et la sève  
Comme s'enfuient les bêtes dans la vallée  
grondement de l'être désespérance du cœur  
ainsi vont de même les migrants  
l'alouette du prince ou les sarcelles du fleuve  
ne t'apitoie pas sur ta destinée vaincue  
mais permises sont les larmes  
pour ta fille aînée, la silencieuse, qui travaille  
jusqu'au matin  
Et dans la brune croissante de juin  
le chant de cet oiseau dans le cœur de la Ville  
est-ce le rossignol des cités  
et ce double chant tressé de la Mère et de l'oiseau  
et tout ce qui s'en va  
et tout ce qui reste  
et la force des faibles  
en toi  
la terre résonnant jusqu'aux cieux  
et cent huit prières fleurirent mes lèvres  
et ces pleurs qui s'envolèrent à la cime des ténèbres

et.

Moi, le bikkhu inconnu,  
j'ai tracé avec la fumée de l'encens  
la précise divination de la joie

dans l'air qui est la page d'ici-bas

Ainsi ai-je gravé pour le Bienheureux  
le dit et le non-dit  
l'ouvert et le fermé

Et j'ai dit je suis  
dans mes limites et dans l'universel  
voyage au bout du siècle

le Serviteur  
qui ranimera mon lourd millénaire



ayant perdu son amour et sa raison  
et bien que l'espace fût noir  
comme un feuillage d'arbres de nuit  
il gardait cette douceur de l'Homme d'or  
qu'aucun leurre ni qu'aucun charme n'entraîne  
Il fut ferme  
dans l'étrange bataille  
les vents étaient serfs  
et la mer plus docile à ses vœux  
qu'une servante aux larmes limpides.

Mais que furent ses dons ?  
Personne n'entendit la lyre et personne  
ne lut le Poème.  
Dans le royaume de cristal  
pluie sainte, pluie sans limite  
puisque le banni sur la terre  
est exilé des nuits où flotte la lune blanche.  
Et la terre qui s'enfuit  
et le ciel qui s'absente  
et la Mère loin de son enfant,  
pur  
n'aime que l'adieu.

«Prie, retire-toi du feu, maîtrise les glaces.  
Neuve l'amor, la plus longue parole  
osée par celui qui parle.  
que le monde n'entend.

Musique.

Je suis celui qui rompt  
disant :  
Écoute les musiciens.  
sois l'âme de la musique.»

Maintenant, que valent les mots ?  
Nous attendons l'inconnue.  
Dans l'espérance qu'avons-nous su ?  
La folie.  
Accueillir avec foi la voix des choses terribles.  
La sagesse.  
Entrer sans trembler dans le vide.  
Et là où les hommes bâtissent  
dire la non-éternité.  
Parole solaire, qu'elle est neuve  
sous le soleil !  
Ce que j'ai dit m'a été dit.

Mais j'ai traversé les cités aux milles pouvoirs.  
Revoir cette décadence des empires envahis.  
En fin d'après-midi, bruits des mécaniciens,  
poussières des déserts opaques  
un monstre ballonné gisait, masse blanche  
la fatigue d'un homme sans douleur  
ici ou hier, ailleurs ou demain  
perdre le grand avoir  
fêtes du peuple

En bas, le fracas des choses  
«Sois roi, lui dit-il,  
du sort qui t'est annoncé :  
pauvre, triste, ouvert à la souffrance»  
Par la fenêtre venaient les sons de la rue  
Sourd par l'annulation, aveugle par la soumission  
le peuple  
la souffrance endormie  
«Nous leurrions l'âme pure  
par l'espérance d'amour»

En ce sens encore  
tu meurs impardonné  
à côté de ta route  
l'essence même de ta croyance  
diluée.  
La jarre de boue, non de lait  
car le lait est céleste  
mais ici même le fleuve tourbeux  
chants, clochettes, bûchers des morts  
infirmes et prostituées  
enfants aux membres brisés, femmes hagardes  
hommes-buffles,  
et l'hibiscus sacré  
et la noirceur de la déesse de la destruction  
Sur le toit de zinc  
l'intolérable tyrannie du feu  
la prison est cette chaleur  
saluer la mort  
qui n'est pas la délivrance. Ghâts atroces.  
Le Grand Slum. Visiting hours: 3 to 4 p.m.

C'était sur les bords mêmes  
du fleuve du salut  
celui qui naît des eaux de diamant  
d'un pli de la montagne blanche  
Oh gagner le Nord  
ses steppes de neige  
son aurore sans fin !  
Peut-être une femme pure.  
Quelle est la richesse des glaces ?  
Chaos des croyances  
Moi qui te parle, ô Tathāgata,  
j'ai visité tous les lieux de la terre

traversé toutes les cités  
ouvert le grand livre mort de toutes les langues  
respecté tous les dieux.

Simplicité de la neige et des glaces :  
d'où cet amour  
et je me suis trompé.

L'épreuve de la plus grande trahison.

Maintenant, celui qui a été trahi  
sait.

Dhyana (la méditation)  
vertu des vertus.

Ce soir-là il lui dit :

« je te donne tout  
et te rends ma foi ».

L'arbre, le bœuf bossué, le trône,  
le fleuve, l'autre rive,  
le ciel étouffant, blanc comme un ventre  
de squal

ce monde, stérile latérite  
l'absence de pitié d'en haut  
la plus grande souffrance :  
effondrement de la charpente  
de l'être.

Non la chair qui crie  
non l'esprit qui se lamente  
non le saint ulcéré sur son fumier  
ni l'ange de l'amour  
souillé par le monstre à la bouche épaisse

ni même l'enfant que resta un homme  
levant vers le ciel ses mains d'enfant

seulement ceci, qui est sans cri, sans douleur,  
que je te le dise.

La glaise explose  
avec le bruit des étoiles qu'on voit  
dans l'œil de verre cruel  
de la matière la plus pure.

Noir est mon songe  
blanc est mon songe  
dispersion de l'être-qui-n'est-pas

décomposition du silence  
qui est l'âme même de l'univers  
AMOUR



Vide est présence.

J'ai narré le son incessant qui peuple l'infortune  
Par le multiple j'ai voulu dire l'un  
Le lit d'un homme seul  
la soif d'une braise  
et souvent, sur la table nue,  
lire le chemin d'un phasme vert  
    (Au-delà de minuit un seul compagnon  
                    le déva qui détruit l'oubli de la souffrance)  
J'ai dit l'incompréhensibilité et l'humanité  
des choses  
J'ai fermé la prison  
tracé dix mille sentiers qui nulle part ne vont  
afin qu'il ne reste qu'un seul chemin  
Soigner le rapace qui se débat.  
L'oiseau. Le ciel. L'astre lumineux.

Après-midi rompre et tellement  
que le fond même est atteint javelots  
verres cassés diamants le vin noir  
le vin terrible et âpre des terres sans pain  
ne pas savoir ce que fut la matinée  
de l'aube retenir mais cela est  
la liberté de la parole  
retenir oui ce martin-pêcheur venu  
de la mer oui oui la porte cassée  
l'oiseau libéré le seul chemin  
il s'élançait et le regard suis le regard  
je suis le regard là-bas très bas  
le monde la graine de moutarde  
ici surgit plumes bleues l'air  
l'ensemble

ne pas savoir ce que fut la matinée  
savoir la nuit  
le livre de la voix le déva  
ou l'autre reconnaître le père oser lui  
fenêtre l'air puissant de la nuit  
poumons de la ville  
entrer dans l'infortune d'un homme l'air  
ne plus pleurer

là-bas jeté ici  
le plus bel oiseau du monde

## 16

La maison était la poésie  
l'ordre fané des choses  
Il était si difficile  
de trouver d'autres prairies  
Shanti ô Shanti le monde  
n'est pas infini il ne  
traverse ni les cieux ni le vent  
et Kâli la noire l'incessante  
destruction la vie de mort se nourrit  
chercher d'autres mesures  
démésure et mesure l'anamorphose  
la vérité par le mensonge  
et le miroir rompu et le miroir parfait  
le même  
du chaos l'indice du réel  
marcher dans ces ruines

le jardin solitaire où l'enfant lointain  
est tombé

L'unique verset de l'existence  
l'adieu incessant aux choses qui ne meurent pas  
l'image de soi  
privé d'amour  
l'invisible combat dans le constant exode

J'ai dit à la noire à la bouche de sang  
il fallait  
que tu détruises ma vie  
Les mêmes fleurs jaunes  
au destructeur et au constructeur  
Puis nous nous sommes retirés

*por todo es igual  
hora sin fecha  
reloj redondo mano abierta*

Narrer.  
Car le monde existe  
Il revint à la rivière sans retour  
trente-cinq ans ou un jour après  
roi sans paix  
dans son royaume la souffrance  
loin de ses enfants  
plus loin qu'au bout du continent  
ou l'autre côté de la rue  
l'existence. l'existence.  
Et sans relâche chaque nuit  
porté par les veilles  
enveloppé par le bruit des voitures  
roi fou dans la tempête  
emporté par le silence du monde  
non pas ingrates ni méchantes  
mais le blé s'accroît en juin  
lutte contre la sécheresse  
tire de la terre avare le suc et la sève  
lutte contre le silence des dieux  
roi sans paix dans son vaste royaume  
je t'ai dit plus douce sera la mort

que le retour des pluies  
«Oh il faut  
le dire :  
la plante, ses enfants, lui,  
chacun lutte  
seul.  
Chacun  
est abandonné.»

\*

La prière, lasses lèvres.  
Il vécut dans le désert  
neuf cents jours  
sans que vienne la pluie

La maison était la tradition  
l'égal adieu à l'allitération  
L'esprit est un immense labour  
folie dérision infamie  
la souffrance infinie des animaux  
leurre ou science  
la cage de fer la même  
pour l'humain la soif des singes  
le même visage et le même regard  
apostrophe le destin  
plonge-toi dans l'art ou le non-art  
de sorte que tout ce qui vit  
partage la même détresse  
plaide la pitié  
et trouve le silence  
Être et souffrir le même

Mais, roi, un parc pour te plaire...  
Me plaire, dis-tu ? Où ? Quoi ?  
Moi, le pur, loin de tout amour,  
ne trouve que le monde sans couleur, sans relief,  
le seul détail de l'existence  
étant l'oisiveté de l'esprit  
J'ai conclu ce pacte avec le temps :

là !

J'ai narré l'inracontable  
puis mon équité  
qui est le don de toute chose

Et ainsi est le signe  
il est ce qui est montré

libre même de la chose désignée

Puisque que tu ne comprends  
aucun poème qui t'es offert  
moi, rompant avec ce que tu nommes le mystère  
et la beauté  
parce que celui qui respire au septième cercle  
ne tolère ni le parfum ni la transparence du paradis  
je te donne le lourd véhicule  
afin de porter ailleurs  
ta lourdeur, tes oripeaux grossiers, tes ustensiles  
Considère donc les prophéties  
non comme l'indication de la divinité  
mais comme ta condition même d'illettré

l'opacité du monde

Mais le monde s'est dévoilé

là

devant toi

qui refuse l'usage de tes yeux

Et l'usage de ta langue

et celui de ta main

J'ai façonné le lourd chariot  
pour te transporter ailleurs  
au-delà de la rivière  
sans retour

Seul celui qui pleura la solitude  
de Çakyamuni  
parle à l'élément feu  
Il connaît la pure lamentation  
Il est le pur, lui qui s'est plongé  
dans le monde impur  
Il est celui qui descend dans les eaux boueuses  
pour se purifier  
Il laisse gagner la nuit  
il porte le matin  
Il a entendu au cœur des ténèbres  
et lorsqu'il n'a plus entendu  
il s'est soumis au silence des cieux  
Il a renoncé à être Bouddha  
c'est pourquoi il est Bouddha  
Les hommes ne l'ont ni lu ni entendu  
mais le ramier s'est posé à sa fenêtre  
Il a cessé de vouloir courir l'espace  
et c'est pourquoi l'espace lui est soumis  
Il ne voyage plus parce qu'il est le voyage  
Il ne prie plus parce que sa chair elle-même est prière  
Il s'est soumis au destin  
et s'est marié avec l'Innommée  
Elle fut la fausse épouse  
comme la fausse vérité se glisse dans le lit d'un homme  
Puis le vent s'est levé  
couvrant sa vie d'une cendre abjecte  
Doute, solitude, trahison  
montrent où sont les misères de la foi  
Ni sommeil ni repos

la peine parle son langage  
Mais mortes les prophéties  
il use encore la pierre où il s'est assis  
Elle est la pierre du seuil où il attend le Maître  
Aucune représentation  
ne plie son être

Il est la simplicité des mots  
il est la simplicité de la raison  
et de la déraison

Ironie pillage meurtre ou tort  
puissent les monstres malheureux  
le priver du monde  
il connaît son royaume  
constant mourir

l'amour absent  
le trouve plus libre pour l'amour  
lui n'étant pas  
le porte au Bouddha

ÔM MANI PADME ÔM

## 17

Que le Bouddha sauve des immondices  
le patient dans la hâte du siècle  
Attendre  
et méditer

Mourir à la minute où son livre se ferme  
soumettre le silence des cieux  
à l'offrande de sa foi

La ville sombre dans le sommeil des astres  
Rien, nul secours, nulle voix  
ni des dévas ni des démons  
le mystère du monde lutte  
milles prisons  
le corps malheureux

Vaste est l'apprentissage  
du non-savoir  
dessein lointain, ruse millénaire  
l'homme prince sans titre  
revendique son royaume futur  
promesse de l'azur

Soumission aux Maîtres !



la terre livrée aux Ils  
Marbre, ciment, fleurs de plastique  
en bon ordre se retirer  
Ulcères, amertume, dégoût de tout instant  
vivre l'impossibilité de l'être  
la mémoire de la douleur  
est la seule ressource du feu.

Mais, dit l'Obscur, qui monte ou descend  
le chemin  
le même  
vouloir la mort alors que l'on est mort  
l'absurdité!  
Contre quoi lutter? Où partir?  
L'homme qui nomme correctement les choses  
reste celui qui ne sait  
Se soumettre à l'intraitable syntaxe de la sagesse  
Le Bouddha  
est non-savoir  
«Moi qui suis resté sur la terre des morts»  
dit-il  
tout homme laisse ce qu'il prend  
tout homme garde ce qu'il n'attrape  
qui connaît son karma?

Chercher l'Aimée – Sagesse -  
Plages des mers obscures  
la foule des envahisseurs  
L'être parmi les dix mille  
sans nom, sans lyre  
seul parmi les dix mille  
portant le chant intérieur  
«Le soleil de leurs étés  
étoile noire de l'ailleurs

L'aimée est l'épouse  
le monde le témoin  
Ainsi ai-je couvert toutes les terres  
et les mers jusqu'aux pôles  
de ce chant»  
Orphée l'homme sans gloire  
le plongeur de Délos  
dans l'océan des hommes  
l'absence d'identité  
ô flot submerge  
celui qui cherche l'aimée  
rival du temps  
Sa voie est celle de l'ignorance  
Par le sans-savoir  
parvenir au savoir  
par le non-avoir  
recevoir le grand avoir  
Il jette aux sables  
à la mer indistincte  
flots et siècles  
le cri intérieur

L'absence de perspective  
Mais la force de celui qui se délivre  
du créé  
celui qui n'a de moi que par non-moi  
se meut parmi ce qui n'existe que par non-être  
Ils sont dans le vrai  
ceux qui attendent siècle après siècle  
au pied de dix mille tonnes de fer  
«J'ai, de même, traversé les cités éphémères  
mû par mon chant  
cherchant l'aiguille au fond des eaux.»

Qu'à travers la masse des mots  
émerge la merveille  
Il n'y a de vérité  
que donnée

Ainsi est l'enseignement  
de la voie du sans-savoir

## 18

Elle crie bien haut  
celle qui loge dans la maison obscure  
Le hasard des langues  
donne à ce cri la même nécessité, la même  
soumission sauvage  
L'absence de valeur, l'absence de tout ordre  
l'absence et l'abandon  
pendant que résonne le corps  
qui est l'horloge de la mort  
Je veux dire l'absence de valeur  
de toute beauté et de toute jeunesse  
l'harmonie du ciel et de la terre  
n'est que le chant de l'aveugle  
par temps de neige

Au temps où nous faisons des œuvres  
magnifiques  
lorsque les vents s'enflaient de mots légendaires  
cœur battant  
cité du soleil  
de vastes temples surgissaient des eaux  
des palais  
des ponts  
des montagnes de pluies  
Aujourd'hui nous savons qui nous sommes  
Des inconnus

S'ouvre le livre  
non le Poème  
qui reste secret  
Peut-être le voyage du retour  
a-t-il commencé après un long adieu

### Changer sa vie

N'oublie pas le hasard  
qui fait ton destin  
Pauvre ou songeur  
le verbe ploie ta vie  
Des oiseaux hardis  
ou des mendiants goguenards  
le matin c'était ou le soir  
au bord d'un lac bleu couvert de fleurs jaunes  
ailleurs ailleurs

Celle qui loge dans la maison obscure  
toujours attend son heure  
La vérité la mord comme un loup

la jette sur le pavé

## 19

Reprendre goût  
à la vie  
refaire son entrée dans la cité  
par la porte du nord  
en se mêlant aux chameliers taciturnes  
aux hommes voilés

Douleur, lassitude, oubli  
calme ta lamentation  
Aux trois-quarts de ta vie  
tu es redevenu l'homme sans titre  
Tu as tout perdu  
Tu es moindre que le pire que tu fus  
les mots t'ont quitté  
comme les feuilles un arbre en novembre

Tu as été vaincu par plus forts que toi  
tes ennemis t'ont dépossédé  
ta femme a été prise et tes enfants  
se sont égaillées dans le vent  
Tu découvres que tous tes amis sont morts  
bien que vivants

Tes dons t'ont laissé sur le bord de la route  
Tu es veuf de la vie

et tes jambes te lâchent dans le tombeau

Tu n'es pas Job car tu ne maugrées pas  
et aucun sage

n'est venu te voir

Tu soliloques dans le vide  
quêtant la voix des choses merveilleuses  
et même la voix des choses affreuses

Celle-ci ne daigne

être ton compagnon d'un soir

quand va danser le peuple

Tu n'es pas le plus misérable des hommes

et tu l'es

Tu appartiens à la grisaille des hommes

en cela tu es le pauvre qui témoigne

Au jour inévitable

tu viendras

avec ta branche brûlée de laurier

dont tu as fait un univers

Rome pillée par les esclaves

Nalanda détruite par le barbare

ta lyre qui tant t'aima

oublie son amant

Souris

car tu m'as donné autant qu'un pauvre peut donner

Tes jours sont des siècles

Qui sait, pourtant, si ta réparation

ne durera pas encore

des siècles

Tu es leur soif dans le désert

Non la connaissance  
qui est au-delà du monde des désirs  
demande la patience plus grande  
que celle des arbres et de la montagne  
le véhicule de l'extinction et celui de la bonté

non la muraille des mystères  
mais le chemin du vrai

et si tu l'as demandé  
déjà il est tien  
Celui qui demande le Refuge  
toujours l'obtient  
avant même de naître  
étant né avant de naître

Telle est la Loi  
que tu accomplis avant de l'avoir voulu  
Ne diffame pas les hommes ni les monstres hideux  
Puis, que chacun  
dispose de son chemin, occupe sa place  
la belle comme la bête  
le saint comme le meurtrier  
Chaque fleuve est dans son lit  
il va à la mer au zéro égal  
et toi l'homme du droit de la mer  
tu connais la règle  
inconnue et connue de tous  
Ainsi t'ai-je dit le lourd fardeau  
que représente le mal qui est le malheur  
Victimes et bourreaux enlacés dans la mort  
roulent - houle nauséuse -

dans la même ignorance

La nécessité s'impose à l'être  
l'enserme de toute part  
Laisse le méchant comme le pauvre  
épuiser son malheur  
larmes amères et haine  
son fardeau  
plus pesant que la lutte  
des sages  
légers  
comblés par la nécessité  
rafraîchis par la brise de la nuit

C'est pourquoi tu as plongé au fond de la mer  
étant le même  
qui souffre et fait souffrir

Soif  
Qui ne l'éprouve autant que toi  
l'infidèle ou le meurtrier ?

Ainsi  
ayant tout connu de l'existence  
tout commis  
tu es la soif dans le désert  
Alors hâte-toi  
de couper la courroie, la lanière et la corde

## 20

Dans la nuit la prière limpide  
nie que mort après mort  
je sois mort

Le séparation des enfants, le sourire abstrait  
de l'égalité dans la tristesse

ainsi le pauvre est-il encore dépouillé  
Trois points rouges survivent dans le ciel  
l'oppression de l'absence de savoir  
lentement il comprenait

Que la terre était désolée  
la conscience ignorante !  
Pourquoi ceux qui ne savent  
haïssent-ils ceux qui connaissent  
cultivent-ils la magie

s'échappant de la faim  
ou sont déchirés par la faim  
lorsque la terre est stérile  
ne porte ni le mil ni le manioc  
ni même l'insecte gras et le ver du bois

L'acier du scalpel peut questionner la blessure  
Mais sait-on quelle question  
la blessure mortelle pose au chirurgien ?  
Personne ne veut le savoir  
car la chair qui est désir et rien que cela  
est le pauvre livré à son propre mutisme  
sachant qu'elle n'est que cela  
écrasée par le Ciel

L'air est le métal  
le ciel est le poids  
On attendait tant de ce qui n'était que cela  
jamais le pauvre n'est roi  
jamais il n'est autre chose que cela  
profonde est la prison  
La noria des malheurs n'arme  
pas le cœur  
N'enseignent la sagesse ni  
la Grande Armée ni  
les Rois

Morphologie du malheur  
un être amoureux loin de l'aimé  
nudité par laquelle opère la mort  
incapacité de résister à la maladie  
l'effondrement de la structure  
la dissolution des formes  
futur libre, temps libre  
inertie du corps  
l'absence  
d'accord entre le monde et soi  
le monde étant sans goût, sans couleur, sans relief  
le soi étant sans goût, sans utilité, sans pour-quoi

la distance se trouvant au cœur même du lieu  
de telle façon qu'il n'y a qu'absence

Au zéro des mers s'établit l'homme  
qui a tout perdu

ô doux alcyons  
qui flottez sur la vague

Créer sa propre structure  
son propre rythme  
qui sont le monde  
auquel le monde obéit

et cette puissance  
du sculpteur de l'harmonie  
chaos un chant  
branche morte une forêt  
la polyphonie de tous les instants  
qu'on leur jette à la gueule

Qu'ils craignent cette syntaxe  
elle survivra aux hordes  
aux puissants

« J'ai obéi à la Voix

Elle est le Seigneur et ma raison...»

Guette la divinité : elle te guette

Puis à la veille du départ pour la ville

elle fond sur l'anonyme

qui dit chaque matin :

«je suis en train de mourir»

Qu'à travers la non-poésie de ce temps

surgissent la muse et moïra

et dans la patrie perdue  
où reculent les nobles vaincus par les esclaves  
gagnent tecnê  
et l'envoûtement  
les dieux jumeaux de la barbarie

Qu'un à un disparaissent les héros  
Qu'au centre soit démos, le roi  
que courtisent les rois

Il fait le Livre Cruel  
tué par l'amour  
qu'il aime et dont il n'a  
jamais désespéré



Absence est  
le fleuve et le dragon  
et la proie et l'amour  
Tigre et soi sont seuls  
l'un dans la forêt obscure  
peuplée de monstres, de fantômes  
l'autre dans la ville

L'élégie du bikkhu  
le plus infidèle et le plus triste  
Qu'un homme se lève et montre  
le livre de son existence !  
Rose du jardin de l'émir  
plaines giboyeuses, montagnes dans les brumes  
et la brève clarté  
d'une eau en fuite sous les ormes.  
Le bonheur ! Rouge le sang, magie,  
misérables amours, monstres à la bouche  
dévorante  
qu'il cache, s'il le veut,  
la face honteuse de son règne.  
L'arhat livre la plaie au Guérisseur.  
Il ne dit pas : «oublie»  
parce que l'univers n'oublie rien.  
Ni le meurtre de l'enfant  
ni les victoires amères  
ni l'oubli de la tragédie.  
Toute semence porte son fruit  
la mort est le recommencement  
Mara, mensonge, amour, non la liberté  
mais la corde  
non la délivrance mais la non-voie.  
Et celui qui sert le Seigneur  
n'a pas le pouvoir de mourir.

L'absurde, le non-sens :  
le faire et le dire  
pour Celui-qui-vient.

Se brûler le bras en cherchant sa nourriture

Mais en lui vit l'éternel Bouddha  
de sorte que la vie est valeur et non-valeur  
combat et non-combat  
le juste regard sur les choses.  
Et si le monde n'a nul besoin du Poème  
mon Maître  
se plaît à mon chant

Reste en dehors de techné  
la déesse du mésusage  
protège-toi de la magie  
qui est l'arme des démons que dévore  
la Bouche  
ou, si l'on maltraite la Loi,  
lutte pour la bonté neuve des hommes  
qui se retirent

«Je n'ai recherché ni la gloire ni l'argent  
J'ai obéi à l'ordre de l'adieu»  
Le cœur meurtri par la privation  
il est satisfait par le sillage d'un oiseau gris  
traversant l'espace de son œil  
«Au matin du monde  
j'ai chanté l'éloge du Seigneur»

Il s'est lavé  
il a bu le suc des graines et des fruits

il a posé la flamme sur le coffre de camphre  
l'encens au centre des grains de riz.  
L'esprit en repos  
la montagne attend la pluie.

« et j'ai dit non à la haine  
entrée avec l'horreur »

Puis la flamme mourante  
a donné lieu à une nouvelle flamme :  
l'inépuisable succession des Bouddhas.  
Je suis la pierre du seuil et la terre du chemin  
je suis la fraîcheur dans la touffeur de la sécheresse  
je suis le vaincu qui annonce le Victorieux

Qui sort à midi soit l'âme du soir  
Il dit : je connais leur faiblesse  
je ne leur ai lu qu'une ligne du livre de l'infini  
Toi qui entends  
tu acceptes de mourir silencieux  
Ils brûlent la forêt  
pour cultiver la drogue  
De cela quel amour?  
la preuve du règne de la faim  
*greenhouse* par quoi le monde périt  
moi le Parfait  
mon devoir  
courage  
il n'y a pas d'autre solitude  
que celle du tigre dans la jungle  
celle du guerrier dans l'univers  
Je suis revenu dans la ville des villes  
et j'ai retrouvé ma prospérité  
d'homme à proue du savoir :

le sourire du Bouddha des Wei  
l'exact sourire de l'ange de Reims  
Y être allé avec son enfant  
Ariane la conductrice du roi aveugle  
que moïra a rassasié de larmes de sang  
Être dans la condition humaine  
et prendre refuge dans la communauté  
disant :  
« ceci n'est pas la vie ».  
Nous rompons avec le Cela  
Nous allons sans autre mal  
que les pleurs  
Saule bleu dans la nuit  
poussière d'or sur les eaux  
la possibilité de Non-Être  
ici même  
Tours de verre ou terre défunte  
vergers ou neiges  
emmener plus qu'un peuple  
loin

«Je te plains, Mara,  
toi qui agites l'illusion  
Je plains l'infidèle et j'ai pitié»  
Il se leva

Le regard juste  
Le silence juste

## 22

Ne crois pas à ce que tu vois  
                                  dans l'auberge où tu es descendu  
ni au papier que tu as posé là  
  et qui a disparu  
Crois la voix qui t'annonce la pluie  
alors que rosissent les montagnes  
                                  dans l'été royal  
                                  Il a plu et pleuvra  
                                  le temps n'étant pas le temps  
                                  l'âme n'étant pas l'âme

et la distance cruelle étant  
                                  quelque forfaiture  
  du lieu

Et ainsi toute cette terre est-elle une étrangère  
Et ainsi t'ai-je dit : qui songe  
                                  et qui est l'éveillé  
                                  qui se prive et qui se pourvoit  
Les quatre saisons sont une  
                                  la même  
  du vide intérieur  
Garde  
                                  par moi  
  le Bouddha

Le siège vide des Anciens  
est l'antique attente  
La prière semée à chaque pas  
comme des fleurs dans les rues anxieuses  
est l'antique joie

Et si tu dis je suis dépossédé de tout  
tu es la citerne pleine du désert  
    Dans l'obscur vient le grand avoir  
        Rome n'est rien  
            l'homme est l'héritier de lui-même  
                son propre père et son propre fils  
le même et le non-même  
s'engendrant lui-même qu'engendre le monde  
    qui naît de lui  
                                Mais toute vérité  
            toute vérité est révélée  
Non pas livrée avec le pain et le journal  
    le matin à l'heure du laitier  
        mais donnée contre les larmes et la sueur  
dans la nuit du blitz et dans la nuit de cristal  
dans la nuit d'octobre et dans la nuit de décembre  
dans toutes les nuits où l'on cherche son Maître  
    la douleur agrippée à soi  
                comme un léopard à un faon  
dans les nuits où la mer s'invite  
    avec son bruit de chaînes et d'eaux libres  
        avec sa fureur et son angoisse  
            portant l'agonie

et le chant le plus pur  
aux désespérés.

La continuation du siècle  
et les contrastes  
l'immortalité du poème  
La raison lui disait  
il l'avait à jamais  
perdue L'ayant donnée au Bouddha  
comme toute faveur de ce monde  
il était entré dans le pays  
dont jamais on ne revient  
Le monde sans saveur  
et sans désir  
continuité non-destin l'homme-gouffre  
perdre et reperdre  
Que l'étau de l'échec  
brise  
tes membres  
tel est celui qui sert :  
l'être du néant  
Il dit sans orgueil  
à l'absence du jour et de la nuit  
déesse qui nourrit les fous :  
«la vraie pauvreté  
celle qui ne se voit»  
Se tournant vers le Bouddha :  
«m'étant dépossédé  
renoncer au Grand Avoir»  
Il sera celui qui n'est pas :  
le sans-regard, le sans-espoir,  
le même qui dit : «je te rends  
ma foi»  
Parce que l'amour tue ses fils  
LA NON-CROYANCE TANT QUE JE SUIS

Quel est ce monde où



De sorte que  
le juste milieu  
le repentir ou le pardon  
voire le cela des traîtres et des gens sans absolu  
ne sont que l'aval d'une traite  
tirée sur un compte nul  
dans une banque sans capital

De sorte que  
également  
l'absence de valeur de toute chose  
n'est que la façon d'être et la nature  
la raison et la forme  
la définition de la vie et de la non-vie  
de ce pauvre théâtre cotonneux

De telle sorte  
enfin  
que l'écriture est un combat perdu  
de même qu'ils sont des combats perdus  
la pureté de l'enfant  
la rectitude du mariage  
le savoir et la connaissance  
de même qu'elle est un combat désespéré  
la fidélité au Maître

Chacun croit mourir alors qu'il se survit  
Chacun croit au sage alors qu'il meurt  
La mer est une folle qu'épouvante la nuit

\*

Le daïmôn qui le guidait resta soudain silencieux  
le livrant à la mort  
Était-ce la mort ou la vie  
qui ne valait rien ?

De modo que :

une vie gaspillée  
à moins qu'elle n'ait ce résultat  
le dégoût d'un roi  
se retirant du monde

Avoir gardé en soi-même une Estramadure  
silex tranchant, trésor du non-sens  
après ce vol de corneilles criardes  
terre torturée ciel charbonnant  
dans ce cœur de jeune marié  
déjà vide de toute joie  
parce que ce qui est fait est fait  
la souillure inscrite dans la chair  
le vol inscrit dans le livre des éternités

la femme infidèle  
l'homme infidèle

et le peuple infidèle à son roi  
et les sens infidèles à la vérité  
et les prophéties infidèles au sens voulu

et la vie infidèle au salut

et lui,  
fidèle à la solitude.

«J'ai essayé le doute, le désespoir, la non-croyance  
jusqu'aux limites de l'humain»  
(Puis le souvenir d'un aigle blanc des mers)

Tandis que les lumières immobiles  
rivaient la ville au bouclier de l'été nocturne :  
«j'ai été  
jusqu'à vous refuser, ô Bouddha.  
Mais je n'ai pas blasphémé

ô mon Bien-Aimé»  
(sans pleurs, sans musique :  
bruits des machines d'air)

Le Bien-Aimé n'est pas celui qui crée  
la douleur.  
Il est le Maître  
dont la parole quête un homme  
LE MONDE EST A LA RECHERCHE D'UN HOMME.

Il est le souffrant, l'anonyme,  
le musicien sans audience,  
le pauvre dont nul n'a vu la pauvreté,  
le vaincu, le solitaire, le prince rejeté par les vivants,  
le détenteur de la tristesse et de la non-tristesse,  
le Bouddha caché  
au cœur même de la ville  
(Je fais l'annonce à l'âme du monde  
dit le poète aux yeux d'or)

Puis surgissant du fond des âges  
il sera là  
à cette place : au cœur du Lotus.  
Et ainsi j'ai à nouveau annoncé Maitreya.  
qui est ici. depuis le futur.  
Il est si pauvre dans la nuit  
qu'il ne sait ni quoi ni à qui donner.  
Les oiseaux l'entendent  
et attendent son retour  
non les hommes  
ni même ses enfants lointains,  
que le malheur a divisés  
ou rompus.  
Non les accabler  
mais les plaindre  
le courlis fugitif s'envole sous les arbres  
la souffrance, l'ennui, l'impermanence  
et la mort impossible recommencer encore et encore  
le chant de l'éternel départ,  
de l'incessant adieu

le poème sans fin qu'est aimer sans savoir  
j'ai dit le besoin  
non la demande  
j'ai dit la soif mais n'ai pas réclamé l'eau  
j'ai dit le malheur  
et je n'ai pas sollicité la fortune  
j'ai dit le désordre mais je n'ai pas réclamé l'ordre  
j'ai dit l'harmonie de la douleur  
mais non l'espérance du bien  
j'ai dit ce que je n'ai pas  
non ce dont je dispose

qui m'est à larmes et à peine  
ce vide en moi  
    qui est la vallée du désert  
        la maison sans toit  
            de l'innocence

Je suis le roi sans royaume  
le mari sans épouse  
le poète sans psaume  
je suis le fidèle d'un inconnu  
le guerrier d'un pays absent  
le chantre d'un monde sans valeur  
Je suis la terre sans eau  
une ombre sans homme.

O Bouddha  
ce n'est pas moi qui vous parle.

Roi sans psaume et sans épouse  
faits et présages  
enfouissement de la clarté  
le cœur de la montagne est un métal noir  
le gouffre de la terre est une perpétuelle solitude

et nous n'avons même plus l'espérance  
que la mort soit une fin  
et dimanche n'est que le répit du monde  
mais non du mourir  
    ni de la gésine de l'enfant  
        ni de la parturition ni de la désolation  
            ni de l'obscur travail de l'éternel travailleur  
sur ce champ étroit  
    qui a nom, corps et conscience  
    qui se soumet à lui



porte de cristal aux gonds de cuivre :  
je suis celui qui vient  
sur la route ouverte par le serviteur  
plumes de paon et l'infini combat  
l'effort juste contrarié par le destin  
la lutte contre le monstre lippu et sa magie  
contre la bouche et l'illusion dévorante

et le Non-Dit  
cela sera ma gloire en verbe  
Le vaincu prépare la venue du Vainqueur  
et la souffrance  
appelle le Parfait.

## 23

La souffrance annonce le Parfait  
le Libérateur  
Et moi j'ai reconnu dans le chaos  
de ma vie  
l'amour limpide.

Ma langue est nouée  
le vide du sommeil,  
le vide du corps,  
et l'été indien parmi les tours  
de la ville comme la beauté éparse  
d'une femme sans ombre.

J'ai dit : le sens reviendra,  
et la joie.  
La coriandre des champs,  
l'alouette légère des premières heures  
et l'enfant retrouvé.  
La femme pure calmera la misère,  
pliera les nappes sales, les vêtements d'hier.  
Elle lavera l'âme du monde,  
entourée du daim, du bœuf, de l'éléphant.  
Passeront les flots et la corneille rapide.  
Quelqu'un debout à la pointe de l'île,  
et ta langue, soudain déliée,  
articuler ce qu'aucun homme  
n'a pu  
donner.

Puisque tu as refusé le monde et tu l'as chanté.

«J'ai réuni l'Est et l'Ouest.»

Ainsi va l'homme de l'aurore vers le ponant.

Il n'y a que soir sur l'amont

et compact sommeil dans l'existence :

à peine le vouloir

et les mots merveilleux

s'échappent-ils de l'esprit. Mais ne pleure plus.

Aucune perte

ne te privera du retour.

Il n'y a qu'un fleuve par quoi respire

l'univers.

Quitte ta douleur, mon enfant,

ou calme-la. L'attente

au plus profond de la ville

est la source du regard,

le regard est la source du savoir,

et l'oiseau se pose sur l'épaule

de l'ange qui se penche.

On eut, loin de l'amour,

la vie propice à la vie :

tumulte, victoires, éclats.

«J'ai entendu l'Éveillé

et j'ai fait mille folies»

Brisé de tristesse

il chantonnait comme la folle des faubourgs

Sirènes dans les rues qui vont du nord au sud

se tuer, si la mort était vraiment la fin

Mais la mort n'est pas la mort  
le mourir sautille et clopine  
béquilles d'aluminium, lunettes noires  
le soi martyrisé par le dieu de la tristesse

un homme contemple sa mort  
« T'ai-je enfin tout donné ? »  
Un vaisseau sans voilure  
la mer généreuse et stérile  
« Vois : quelle est cette vie, demande le daïmôn,  
qu'on nomme la vie?... »

« Je n'ai recueilli le fruit d'aucune promesse  
tigre, plus seul qu'un tigre  
dans la jungle des villes.  
Qui est plus seul dans l'opacité de son être ?  
Qui ?

Seul le Bouddha est  
plus seul que le Bouddha. »

Et je me suis recueilli au pied du mont Méru  
L'immortel banni sur la terre  
demande à mourir.  
Aveugle il ne voit pas le destin  
Les paupières cousues, infirme, le souffle court  
il a perdu la consolation  
de la vieillesse  
Il se souvient de peupliers, de rivières,  
la tristesse le broie  
Il est l'homme sans terre  
le roi sans titre  
Il est un homme dans le culte du Bouddha.

Et le Seigneur le lâche dans le désert.

Il sera la feuille remplie de sève  
Il sera l'homme de la peine  
l'homme au cœur vermeil  
l'homme qui lève vers le ciel une pièce d'or  
et l'homme en qui un soleil demeure

Il sera l'homme du néant qui sauve le néant  
il sera la plus grave folie  
la maison de la foi

Il se relève un jour et part.

Il est l'homme de la joie

## 24

Que signifient le cœur  
l'amour et l'art ?  
L'art amoureux de la femme :  
la femme lointaine  
la grâce refusée et, faut-il le dire,  
comme la vérité  
à jamais se dérobe.  
pour elle le chant extrême  
du cœur,  
de l'amour, de l'art

«Roi,  
sous le songe ranime le pur :  
le pur malheur d'être et le pur malheur du chant»  
Il y avait tant d'échos  
tant de douceur passée  
dans sa voix  
que le Tathāgata l'alla chercher  
loin où sont les maîtres  
l'art, le cœur  
loin où sont l'amour, la vérité

Il n'est pas vrai que l'homme soit seul  
que le roi soit sans titre  
que l'ombre soit sans homme  
Il n'est pas vrai

que la chant soit vain  
car ce qu'il dit lui est donné  
ce qu'il pleure lui est racheté

Mon être est ivre de musique  
et de pureté  
ivre de toi que je rêve  
ivre de la douceur qui embrasse l'univers  
Mon être est adagio à ta gloire  
le poème sans fin  
qu'un homme déroule  
pour l'assemblée des Bouddhas  
ô Rajghir !

Par toi je lance le plus vaste chant  
le plus divers, le plus ombrageux  
le plus lumineux  
ô mon amour

Par toi mon armée entière gagne le royaume  
de la douceur  
Roi sous le songe, roi des songes et des mots  
je suis le vaincu pour que tu sois le Victorieux  
je suis le prisonnier pour que tu sois le Libérateur  
je suis la poussière sous tes pas  
et l'indestructible amour  
de l'homme pour le divin

Par le monde je suis en tant que n'étant pas  
par toi je suis  
par toi je m'allie au non-être  
et tombé à terre  
avec ma souffrance comme legs du temps  
je suis resté

jusqu'au surgissement  
Tu es le Révélateur  
le livre de ma souffrance est le livre de ma joie

## 25

Un art resté secret  
a fléchi le Tathâgata  
Tant d'amour lui fut offert  
qu'il en fut touché  
                                  tant l'homme malhabile  
                          lui fut désigné comme la maison  
où il pourrait se reposer

«À celui qui ne dort  
                          j'ai offert ma demeure  
                          En celui qui ne doit  
                          j'ai pris le repos  
  car il est ma maison»

                                  Puis  
la voix disparut  
                          le laissant seul dans la ténèbre...  
                          il sentait comme l'ombre d'un deva  
                          penché à sa droite  
                          sur d'immenses vergers, rivière,  
la pitié des êtres, le sourire des Bouddhas  
le ciel profond des enfances perdues  
et l'espérance de la jeunesse  
l'attente sans souffrance  
                          ténèbre et pénombre  
                          monte l'encens

ô Siddharta reviens  
parmi les hommes qui tremblent d'espérance

et moi je serai nu  
et moins nu que celle qui m'appelle  
veille du grand départ  
l'hôpital où ne  
l'attend plus le chirurgien  
ni l'épreuve du scalpel  
ni le remords, ni aucun souvenir  
ni l'enfant, ni la justice

Le monde est ce grand silence il nous mange

Non le bruit du métal ni celui des oiseaux batailleurs  
non la mélodie du pauvre ni la plaine fourbue  
ni les arbres dans les plaines perdues  
ni la mer démesurée au visage de fer  
mais ce vide  
humain et doux  
rêves muets haleine mourant  
gentiment mots inconnus  
tout poème toute prière  
l'espèce de reconnaissance  
d'un gueux

lorsque le désespoir est si vaste

Je te bénis ô mon Maître  
Tant de silence, autant de ténèbres  
la parole dépouillée de tout

la disparition des images  
et la mort vraie de l'illusion humaine

## 26

Sois l'amour du soir  
pour le millénaire qui reste  
N'a ni roi ni loi  
le grondement du monde  
Alors dans le bouillonnement des eaux  
Sois l'homme sans valeur  
qui célèbre celui qui fut oublié

Dravidiennes, courez jusqu'au fleuve !  
Contemplez cette brume d'or  
où disparaît  
celui qui emporte mon amour  
Ayant expié mille ans et dix mille ans  
il a mesuré toute l'étendue des flots  
les limites de la terre  
Dans l'ordre qui sort  
de la moindre question  
il révèle la Loi  
qui se trouve en toute chose  
Il fut celui qui au comble de la foi  
s'écria devant le Bouddha :  
« j'ai cherché la Loi  
Et nulle part je ne l'ai trouvée »  
Mais il a cru en lui  
même lorsqu'il fut la voix  
des choses malheureuses  
l'homme libre

est celui qui entre dans le malheur  
Pur comme l'or des rois infortunés  
il sort la nuit  
par temps d'effraie et se lève lorsque la ville dort  
sans la rosée des bois  
sans la consolation  
qu'un autre homme entende les rossignols  
lâchés au cœur de la prière

L'immortel banni sur la terre :  
« venez Dravidiennes !  
Mes filles sont là, présentes :  
quatre.  
Ailées, gardant le monde.

L'obligation au monde.  
Ainsi la joie de redécouvrir la jeunesse  
blondeur des cèdres  
et, pour celui que l'existence a blessé,  
les yeux de la pluie.

Laisse silence cristal  
miroir profond  
l'absolue solitude  
et la peine absolue aporia

Mais la forme du visage  
nez et bouche l'ange ou non  
mais l'autre sens de la vie  
traverse d'un trait

rectangle d'azur l'oiseau  
l'espace qui tremble



mais le salut de toutes choses retrouvées.  
Partir de rien

\*

Laisse le bien venir  
et la vérité farouche dans son amour  
Laisse le temps biface  
dévoiler l'autre visage

La famille partit à Athènes  
lourde de chagrin  
et lasse de la guerre  
lut son destin à la mort du père  
L'Hellespont franchi  
l'Ouest est-il l'abri et le havre ?  
Car l'Est est la naissance

Qui sort pauvre mais libéré du chagrin ?  
L'être bouddhique

Lis l'amour  
non le grimaçant on  
Entre en ce qui est doux  
abandonne le sordide avenir  
des amants maudits

La raison dans l'Histoire  
le temps est toujours exact  
personne n'a manqué

aucun rendez-vous aucune chance  
et le sort est le bien même

Mais le monde n'a cure  
des mots merveilleux  
il est comme dans une orbite noire des météores  
une fois l'échelle retirée  
le cœur épouvanté  
du vertige qui s'empare de lui  
non des promesses de faim et de soif  
Expier le désir  
le désir de vivre  
le désir d'amour, du corps, de la parenté, de la victoire  
le désir d'être  
Expier c'est-à-dire annuler par l'égalité  
dans la comptabilité à partie double  
qui sort de la machine immanente

« Le saviez-vous ? les météores sont ma demeure  
Plus de deux ans déjà  
et voici ce délire qui est la raison de la vie »  
Et il ajouta pour lui-même :  
« j'ai tout commis  
jusqu'au meurtre »  
Car si le Bouddha est exempt de l'enfer  
comment le combattra-t-il ?  
car si David ne fut fautif  
comment eût-il pu  
pleurer ?

« Tu es des nôtres ! » exultèrent les monstres  
épanouis Ils rayonnaient de la joie  
du monde des retranchés et des vivantes ténèbres

Il but le vin mêlé au fiel  
le miel mêlé au sang  
Il savait qu'il était l'un des leurs  
que son corps abritait  
des infirmités plus terribles que la privation des membres  
la rupture des tendons  
La mort auprès de sa souffrance  
était une splendeur désirable et belle  
la maladie auprès de ses images sordides  
était le lac et l'azur des montagnes

### L'entrée dans la Ville

Où ni sa ville ni ses amis  
ne purent le comprendre  
un idiot l'acclamera  
Punition et soumission  
    « Mon obstination aura raison  
    de l'impossible » (Çakyamuni)  
...et ainsi, malgré la trahison des prophéties  
je serai le croyant, le serviteur  
et malgré la trahison de mes sens  
je serai le croyant, le serviteur  
    assis dans les ténèbres  
    pour ce labeur immobile de la connaissance  
    et ni la faim, ni la soif, ni le besoin, ni le sexe  
n'auront raison de ma patience et de mon amour

« Je ne me lèverai qu'avec le jour »

Alors il s'immergea dans l'anonymat des hommes  
la bouche fleurie de fleurs exquis

## 27

La traversée des flammes.  
Corps intact, jeunesse perdue.  
De l'autre côté des flammes  
le monde le même  
et l'esclave du penser.

La fraîcheur, tu resteras fraîcheur  
À l'aube lorsque les arbres sont encore noirs  
tu es déjà devant lui  
toi lisant son sutra  
lui, lisant ton pleur

et demain est l'aujourd'hui  
bonheur

La mer dont tu as charge  
n'est que la mer contiguë.  
Liberté de haute mer :  
nul maître, nul lien  
Où tu seras, ô mer  
sera l'amour sous le songe  
Où tu me mèneras, ô Maître  
sera liberté

De sorte que  
déjà apprendre à perdre  
ouvre la porte du Nirvâna  
Homme de nul bien  
ne possédant rien  
et donc possédé par rien  
cet homme-là se vêt comme les autres  
pour l'hiver, pour l'apparence ombreuse  
des formes  
Il mange et boit  
mais lorsque l'ennemi  
le nabot aux pieds énormes  
lui parle de nuées, narquois et se sentant protégé  
par le secret  
il lui parle de nuées  
sachant le revers du visage qui se montre à lui  
le mensonge, la haine cachée derrière le sourire  
obséquieux  
il lui répond sur les nuées  
égal sur sa douleur passée  
égal sur tout.

L'Innommée ayant été chassée de sa vie et de sa pensée  
la cause ayant disparu  
l'effet ne peut plus être.

La terre est vide.

La douleur est l'illusion des biens.

Traverser les flammes  
cœur intact, douleur perdue.  
De l'autre côté des flammes  
monde qui songe  
rose pourpre.  
Prudent, roi lourd de savoir  
montre l'amour  
l'oiseau-lyre qui revient  
fougères d'or, siècles, arbres  
le mystère de celui qui reste

devant la porte de cristal  
malgré l'absence du soleil.

À la saison de la chasse, perdrix blessée.  
Il nourrit la perdrix  
il libère la perdrix  
mais elle reste.  
Il écoute son chant, aurore, champs de l'homme  
à l'automne  
La terre est celle des vendanges.

Malgré ses prières, le serviteur  
n'a pas obtenu la connaissance.  
La misère est restée dans sa vie.  
Mais la foi ne l'a pas quitté  
La déréliction suit la Parole  
Elle est la preuve qu'il est libre  
Nuit et jour, du mont Rajghir  
d'où il voit tous les hommes  
le Bouddha enseigne  
La bouche, la distance, la hâte,  
la puissance du serpent musculeux  
la gloire des mécaniciens  
tout cela est oublié .

L'infidélité du peuple à son souverain

«J'ai tant peiné  
pour trouver les pierres du temple  
la fatigue  
s'empare de mes membres»  
Le poids du vrai chagrin

La conscience est le mausolée du destin perdu  
comme la demeure vide

sans père et sans enfants

Le retour à la ville :

nul homme.

Seulement la rumeur des mécaniques  
le cri strident des aéroports  
ombres dans les corridors d'aluminium  
et les grandes verrières  
sur des pistes mortes

Celui qui chante le paradis perdu :

«je suis l'inglorieux»

celui qui chante la liberté retrouvée :

«je suis l'oublié, le non-héros»

Mer puissante de l'anonymat des hommes

où s'engloutir.

Épeler l'alphabet de la douleur.

«N'es-tu pas celle que j'attendais?»

interrogeait-il celles

qui passaient

«ensemble

nous étions sur le lac de l'Ouest

là-bas, en ce temps-là»

Puis elles allèrent voir le chœur

de l'opéra du monde : voix célestes,

voix humaines,

détresse et mémoire.

Comme le soir tombait, pluie de cendre

il dit :

«je me suis à chaque fois trompé

et d'abord sur moi-même »

comme le soir tombait

pluie de cendre.

L'automne bondissait dans les herbes  
un faon, un faon doré  
«Comment peut-on vivre aussi seul?» lui  
demanda-t-il «Je suis  
avec toi» - et il dit: «Oui, tu es avec moi»  
Rien dans sa voix (aucune amertume)  
rien dans son esprit (aucune amertume)  
parce que l'homme peut vivre sans pain  
sans amour, sans livres, sans ciel,  
offensé par sa propre chair  
humilié par son propre esprit

et sa force intime il savait  
qu'elle, la vérité, l'avait trahi  
avec ses ennemis  
comme une femme de rien avec les chiens et les loups  
Il avait vécu  
sans rien savoir ni de la vie, ni de la mort.  
Masque du visage  
chaque chose est un secret.  
Mourir dans l'ignorance  
due à notre race

La non-vérité de l'être  
et l'acceptation de cette agonie

Mais une nuit dans la ville lovée sur elle-même  
quand il n'y a ni avenir  
ni présent qu'il comprenne  
parce que vide est le monde  
elle vient, l'aînée, la fille aînée dans le temps  
et dans l'amour

«Toi ? Quelle surprise et quel bonheur  
pour ton père»  
et le temps de septembre est si doux  
Parce que le père  
   toujours s'appuie sur son aînée  
   À elle le legs  
   de la mémoire et du livre  
Parmi les hommes  
   parmi les quatre filles de l'espérance  
l'aînée comprend  
   le père, sa tristesse  
et l'oubli où les hommes le laissèrent  
   comme un mort  
   ou un temple  
   dans les herbes tranchantes

\*

Certainement, rien ne fut  
   selon les prophéties. Mais  
dans le hiatus de toute chose  
   avec elle-même  
   l'indication  
   que toi, ô Maître,  
   tu laisses, la trace du passage

l'empreinte même du vrai  
   que nous déchiffrons,  
   déchirés, souffrants,  
   nullement amers :  
puisque'en nous tu vis.  
   Nous sommes ta maison.

Si tu vas en quelque île lointaine  
parmi les lilas de la mer  
ses songes d'or et de nacre  
n'oublie jamais

que l'abandon est l'avoir

Ta solitude est son amour même  
et lorsqu'il te laisse proie  
il te fait seigneur,  
lorsqu'il t'abandonne dans la non-vérité  
tu es vérité,  
lorsqu'il te laisse dans le désert  
tu es le livre qu'il écrit.

L'aînée a sonné à ta porte  
tu t'écries : «gloire à lui,  
mon Seigneur.»

Quel adieu ? Reconnaître l'époque.  
Et puis quelle espérance ? Chasser ce leurre.

Attente sans espérance.

et soudain vient la pluie  
aux yeux de songes et de lilas.

## 28

trace du passage  
                  l’empreinte du vrai.  
Nous traversâmes l’équinoxe.  
Blessés, nous éprouvâmes le tranchant  
                  du fer.  
Ce n’est pas que la vie soit cruelle,  
          pour qui  
                  ne l’est-elle pas ?  
Mais les faits sont là :  
                  être seuls.  
Le mince royaume de la souffrance  
          le vain souvenir des choses  
          nous avaient laissés hommes.  
                  Mais l’entrée dans l’invisible  
la connaissance du secret  
          (monstre au travail :  
          sa magie, son sexe  
          trapu)  
nous firent traverser les flammes :  
          souffrance n’est pas illusion.

À moins que  
          l’absence de césure  
          de ponctuation  
soit la réalité vivante  
          Ainsi avons-nous relaté  
          le chaos des choses

qui est l'expression de la concision  
Désert  
naufrage  
l'inutilité du sens  
et voilà ce que nous avons dit  
clarté  
et beauté.  
Vérité.  
Dans l'incompréhensible en allée des choses  
révélation de la vérité  
Fût-elle incomplète  
délivrance  
comme pour une mère  
du chaos de la douleur  
l'enfant lumineux

\*

L'ingrate semaine !  
Quoi ! tout ce fatras, ce labeur inachevé  
et l'irruption des reptiles.  
Le sens de l'équité enserré de toute part :  
gnomes-rois,  
les mauvais hommes !  
Mais lorsque s'approche le jour sans date  
sutra merveilleux  
récompense à toi  
ô fidèle !

«Ainsi est le fait  
que je suis dans  
la paume de Bouddha.»  
Il le dit avec la naïveté des premiers hommes.

«J'ai rétabli le point  
afin qu'ils comprennent.»  
Ne pas tenter d'éviter l'inévitable  
S'ouvre le théâtre somptueux,  
sa saison.  
La ruse de la raison :  
qui se chargera  
de la juste compréhension  
si je ne lave la pierre du seuil  
et ne recueille de l'exil amer  
les sables ?  
«L'union a lutté pour toi.  
Sois ferme» dit le daimôn  
J'inventerai le dieu de l'union  
qui est celui qui lutte  
contre l'infidélité  
Qu'ils le trouvent  
dans le monde que j'ai créé  
afin que le temps futur  
dans l'harmonie  
se console  
ô brahmanes de toutes races  
(le disant, à aucun moment  
il ne fut saisi par l'orgueil )

## 29

Équité.  
Alors la source unique du fleuve  
multiple  
où l'on entre :  
loin savoir.  
échapper à la clameur de l'Histoire  
la source où l'on entre.

Qui, le questionna-t-il,  
montra le roi sans royaume  
lut le roman sans auteur ?  
Mais l'homme sort dans la nuit  
sous le songe d'un amour malheureux.

Sans relâche, durant toute la nuit  
lutter avec le Maître  
– non la révolte mais la lutte –  
lutter lutter lutter  
jusqu'à l'aube  
qui jamais ne vient  
car l'écu n'est pas l'écu  
tandis que sur les berges  
passent les nabots, les escogriffes narquois  
les cyniques trompeurs  
Le roi est celui-là  
qui a sa douleur pour royaume

L'épouse qui le trahit  
avec les loups et les chiens  
est la vérité.  
L'absence de substance de la vérité  
parce que telle est  
l'espèce humaine  
vents, flots instables, poussière.

Mais une fille passe  
dont la candeur  
est comme l'éphémère  
ou l'énigme de la nuit  
ô nuit.  
«Je suis celui que la connaissance  
a oublié» Ainsi est l'immortel  
banni sur la terre  
que la connaissance a oublié  
mais non la douleur  
C'est une douleur nouvelle  
Non la chair vive ou la coupure du corps  
que fait la haine ou l'horreur  
mais la tristesse  
des cieux, de la terre, des oiseaux  
celle de l'endormissement  
qui est la défaite de la lumière.  
«J'ai dit le vrai  
que les saints n'ont osé  
dire»  
Plaies, chairs purulentes, sexe violet  
l'hypocrisie obscène  
qui règne sur la fin de l'Histoire  
l'argent du mensonge  
et le mensonge de ceux qui se voilent la face  
et la sueur des adultères  
et l'épouvantable visage de la femme

de vertu publique  
qui se cache avec un prêtre  
dans un corridor d'hôtel

\*

La traversée des flammes  
où moissonner les salamandres  
«Mon cœur est dégoûté  
même du sommeil»

Qu'à travers ces filtres de toutes ces douleurs  
se décante ton esprit  
comme l'eau des rivières destinée à la ville

(Soulage ton esprit pitoyable  
de la morsure  
oubliant le message)

Mort sordide.  
Or moi le héros  
j'ai clamé ma misère.  
Pas plus que le pardon  
ce cri ne guérit.  
Pleure, arrache  
à l'existence son masque.  
Règne sur tes ruines et tes tombeaux.

Voir le Rotas, fleuve misérable.  
Et le Jourdain

où roule le sang,  
et le Gange :  
le soleil se lève sur la Rive des Morts.  
Mais, ô roi  
tu as lu mon livre, ce fleuve  
où, seul, un homme tue ses rêves.  
Puis tu parleras à la Ville  
où l'amour manque.

Mais je suis l'Invengé  
l'Invengé de la souffrance  
fantôme flottant sur la vague du malheur  
goût d'argile  
l'air au goût d'argile et de lichen  
Je resterai celui-là  
sans vengeance  
et sans preuve

Ma vie pour une preuve !  
Quelle vie ? Quelle preuve ?  
J'ai bu l'encre, l'échec,  
la passiflore  
les venins sucrés jusqu'à l'automne  
À l'annonce des guerres invisibles  
je me suis précipité aux remparts  
Les yeux scrutent la nuit  
Être un hibou  
au lieu d'un homme  
Les femmes de vertu publique  
se pavanent  
éplorées  
Oh.

Mais j'ai vu  
des nains triompher  
des martins se pavaner comme des paons  
et des monstres lippus et cruels  
  ministres  
des financiers faux-monnayeurs  
des vieux aristos castrés et salaces  
                                  vus et admirés  
  soi-disant mécènes  
eux-mêmes mangeurs de chair humaine  
                                  grimés en philanthropes  
des prêtres pervers portant mitre et crosse  
                                  ...Qu'ils aillent...

Entrée de la non-histoire  
Les grands hommes dorment  
parmi les salades  
Technê fait ses comptes.  
Le vrai lendemain qui chante : là !  
Une chanson de pauvre  
l'aube aux yeux bouffis  
un chant d'ivrogne dans les stades  
assourdi de tams tams, de pétards – chaos  
un million de briquets  
papillotant sous la grande tente  
place des étoiles  
Des ombres, des ombres hurleuses  
balancement de la foule  
l'ouverture de la non-histoire

flottant sur la vague  
l'âme de tous les malheurs, de tous les défauts  
moi l'aveugle

j'ai entendu

et j'ai vu.

Canaille, ange  
muflier mélancolique  
ou hibiscus définitif  
mer ivrogne  
tourbillons de flammes, d'images  
livrer tout ce vrac :  
                                  l'hypermarché du désespoir  
                          Faire craquer le verrou de la nuit  
                          Voir ce qu'elle est :  
  noire et maudite.  
et l'heure de la folie a passé.  
Ici est l'homme  
dans la plénitude de ses moyens.

L'impossible perversité  
ou la beauté déchue  
des siècles passés  
quel avenir? sinon ce passé  
détruit  
comme ces villes bombardées  
bientôt reconstruites  
L'homme est un chiendent d'une rare ténacité  
Mais la lumière? Mais le soleil?  
Le monde est en noir et blanc  
film nocturne  
basilique de lépreux  
                          Ouverture de la non-histoire  
  *Saluons aujourd'hui la beauté :*  
  cette mort...

\*

Des bouffons !  
Il y avait dans les cavités  
de la montagne  
un peuple lent de pénitenciers  
Clamer la douleur  
attendre la rédemption ?  
Et si chacun devient Bouddha  
manger une pierre, un lézard.  
Serait-ce donc le retour des cyniques ?  
    La tyrannie des Trente  
c'était au temps de la jeunesse de l'humanité  
    La tyrannie des milliards  
    c'est au temps d'aujourd'hui  
    Mort de l'Histoire ?  
    Alors qu'est-ce ?  
    La négation de la beauté, de l'amour,  
    des céladons ?  
    L'horrible mégère : la vérité non-vérité  
    Manger avec une longue louche  
    puis dormir  
pour entrer dans le néant provisoire et éternel  
(Un ange est toujours précédé par un ange)

« J'ai bâti seul cette maison. »

## 30

Quel est ce dieu ? l'interrogea  
-t-il. «Il ranima mon serviteur»  
Mourir mort. Mourir par la vie.  
Ou par l'amour.  
J'ai énoncé les trois voies de la mort.

Puis il se mit à lire.  
Le sixième jour il prit soin de son corps  
de ses cheveux  
«Ce qui est mort est bien mort»  
lui dit Figaro  
chauve et bègue  
Il revint au milieu de la nuit  
pensant : « qui sait ce qu'est la mort ? »  
et l'autre disant du creux de son corps  
«ce qui est mort revit»  
et il le répéta tout haut  
regagnant son refuge  
car sa bouche n'était pas la sienne.  
Puis il alluma l'encens, les bougies  
changea l'eau, arrosa la fougère  
disant en lui-même je vis non dans les rites  
je suis l'homme de la fidélité.  
Celui qui vit dans la piété  
et dans l'amour de celui qui parle  
est sauvé  
malheureux en tout de sa vie

mais portant en lui  
le but  
qui n'est pas le sien ô Maître  
le but dans le but  
qui n'est à personne  
révélé  
et qui est.

Le poème a lu l'Enseignement du Bouddha  
langage de nul homme  
« Et ainsi ce qui était  
différence entre le roi et le prophète  
est révoqué »

On fuit le prophète  
mais obéit au roi  
Le plus sage des rois connut luxure et infidélité  
Inverser le destin du roi sage  
Ce qui fut ton vœu  
te sera donné.  
Étais-je l'arbre sala  
l'arbre double et jumeau ?  
(Le millénaire regret  
de ton départ)

Tu vois, des preuves  
les humains en veulent  
Mais tu n'es pas les humains  
tu n'as pas voulu de preuves  
de moi  
je suis sans preuve

Celui qui n'a besoin d'aucune preuve  
est demeure de la foi

t'aimant sans t'avoir vu  
J'ai quitté ma maison  
sur ton ordre  
poursuivi par un rire terrible  
moquant ma crédulité  
mais continuai d'aller

et rendre compte de la sagesse  
des montagnes  
l'Est où se lève le soleil  
puisqu'ils n'aiment que la face des ténèbres  
les longues fêtes du sexe  
et l'équateur obscène  
Les cris dans leurs temples du chaos  
et leurs chanteurs ont nom cannibales  
et les puissances de la nuit  
les couvrent  
offices du bruit clameur du siècle  
chaleur obscure odeur d'asphalte  
et de sueur  
odeur d'aisselles et de sexe  
ce qu'ils nomment bals  
et leurs pieux hommes eux-mêmes  
se trompent de verset, se trompent de versant  
insultant ce qu'ils disent être  
faces enflammées faces hargneuses  
eux-mêmes voient ce qu'ils voient  
non le silence, la sainteté  
mais leur race au-dessus du monde  
l'excellente disent-ils  
chaos ou fin, destruction des empires  
résurgence des chiens  
rupture du sens  
hommes-troncs marchant sur leurs mains  
le bas souverain du haut

l'inversion de la valeur  
et l'anamorphose du Dit

de sorte que/

ô danse de Shiva  
ces jours sont ceux d'une autre danse  
dans d'autres temples  
muffles écarlates, flammes électriques  
chacun est emporté  
. cyclone.

J'ai médité

devant la maison détruite  
Et moi que le corps a vaincu  
je bâtirai le silence  
Siddhârtha

## 31

La neuve souffrance  
mime de la connaissance

Cette nuit-là un corps gisait au carrefour  
sous une machine à roues  
Les secours vinrent vite  
dès le souffle de la prière  
Des hommes devisaient flânant  
de long en large dans le noir  
La honte des musiciens  
libérera l'art de la prière  
Voici : paroles du Maître  
l'art suprême.  
Ô Bouddha, quand me délivrerez-vous  
de ce dégoût?  
L'accusation infondée  
l'abjecte colère contre les malfaçons  
et la croyance dans les fautes  
de ceux qui vous aimaient  
comme l'appauvrissement des sources  
par grand songe et grand sommeil  
ce qui mène aux mariages indus  
et ce qui mène aux exils en soi-même  
cette chose avérée qui est l'impossibilité  
de la vérité  
suspçonner, tout suspçonner  
Le monstre

que l'on porte vers le ciel  
l'absolue ignorance qui est la vraie maison  
du chasseur  
et l'homme dans le songe  
se retourne  
souffrant dans tout le corps  
de son iniquité  
et la vague nauséuse l'envahit  
Être cette mer nocturne  
désastre continu  
flagellants, eaux chassées par le vent  
l'absence  
de toute certitude  
quand s'enfuit  
vers l'ouest inconnu  
la flotte fragile des vaisseaux légers  
L'éternelle méprise :  
espèce maudite.

Être dans le cercle  
avec la mort comme terme.

Mais la mort est le recommencement  
dans le même cercle, dans la même prison  
plus vaste, demain, pour sans cesse  
demain qui est le passé, demain qui est l'empreinte  
d'hier,

de cet inguérissable hier...  
Eurent sous la lune dix mille âmes  
amour, argent, longue vie  
Puis elles passèrent  
en d'autres lieux, en d'autres temps  
armée du malheur  
disette et lèpre, poussant leurs groins et mufles

«Il m'a demandé une femme  
pour calmer le rouage chair  
Je lui ai montré la pâleur  
du désir»

Je suis le champ fertile  
et je t'ai donné l'élite de mes arbres  
J'ai ouvert au zéphyr la clarté des cieux  
et je t'ai fourni cette pauvreté de roi, ô roi  
Et tu as accepté l'austérité et le silence  
Tu fus l'homme mille ans enfoui  
dans les neiges, mort dans le sépulcre de la blancheur  
et vivant pour l'époque du retour  
Offre la mort à la mort

Et tu laisseras passer la belle femme sans croyance  
N'oublie pas la clarté des cieux  
et l'insondable blessure que tu portes  
au milieu de toi

Çakra, la Roue, a ranimé ton cœur  
comme je te donne le souffle  
au milieu du Vide  
Sagesse au commencement et avant le commencement  
longue marche sans nuit ultérieure  
Chasse le désir de toi  
que te donnent les dieux

Dit l'homme échappé du monde :  
Me voici au bout du chemin

aussi las que la terre  
Le vent me traverse, moi la toile  
usée jusqu'à la trame  
J'ai tout savouré  
de mon karma  
qui fait de moi l'esclave de l'ancien esclave

Que m'apprends-tu encore que je ne sache  
cette prison, ce dégoût  
l'absence de toute gloire ?  
J'ai effacé la douleur  
ayant gravi la montagne intérieure  
Le mufle noir du dogue a fouillé  
dans mon ventre  
cogné à l'intérieur de mon crâne  
grogné de plaisir entre les jambes de ma femme  
me faisant plus triste que le cœur de la houille

moi-même je suis devenu  
celui-là qui me déteste  
Et j'ai pris son apparence  
son esprit cruel dans mon esprit  
comme Jetsun-Kabbum Milarepa  
l'accorda à son tueur  
Le désordre de sa vie dans ma maison  
Mais non-contentement de ma vie  
est contentement de mon cœur  
J'ai pris sa souffrance  
J'ai purgé la citerne du désert  
et ainsi naîtra le verger du Dharma.

« Les phénomènes qui résultent d'une cause  
Le Bouddha en enseigne la cause,

Et il enseigne comment  
ils prennent fin  
Voilà toute la Doctrine du Bouddha »  
a gravé dans la pierre  
Asoka l'Empereur-lion

La Mère a vu les fruits rouges du Grand Arbre.

Musique!

## 32

«Deviens la fin des luttes» lui  
dit-il  
Calme ta peine  
laisse-la apprendre l'amour  
Sous les collines amies gît cet homme  
le même  
Je suis l'Imminent

J'ai voulu montrer l'existence des mondes  
longtemps, pas à pas, dans ce long cheminement  
des arhats  
Je consigne dans le livre polyglotte  
la barbarie, la souffrance,  
et la trahison  
celle du monde, des sens  
celle-là même avec laquelle l'on vit  
et qui donne le sens

toutes choses parmi lesquelles figurent  
ton soi et l'inexistence de ton soi  
et ainsi tu vois déjà

Maintenant tu es sur le Chariot  
survolant la clameur du siècle...  
Va dans ta tranquillité



(l'enfance)  
elle, fidèle, ma fille,  
    quand moi, son père,  
    à la pointe des couteaux, des dagues  
j'allais au combat contre le peuple des nains  
    les masques  
    l'impossibilité de vivre  
    quand elle, ma fille, la seconde,  
    née à l'ouest,  
    était seule avec sa défaite  
qui lui laisse l'avenir  
    devant mille ans  
    que j'ai perdus  
    dans l'océan de ma foi  
Allez, l'adieu, les escaliers  
    l'incohérence, le chaos

alors qu'elle, encore l'harmonie,  
    l'infini courage de la jeunesse  
    et de mon sang

Mais le temps recueille le génie des hommes  
la vaste douleur de l'amour,  
de la croyance des soldats  
    malheureux.  
Allez, l'adieu, les escaliers,  
les songes, les forêts, les fuites,  
    la norme muette des choses  
    et, en moi, l'image,  
    dans la foule des hommes,  
des acteurs, des beaux acteurs.

## 33

La mort de Pouchkine  
Sois roi, roi aimé de la souriante foule  
Ainsi laisseras-tu  
le même souvenir qu'un nuage blanc  
dans le ciel libre et profond  
de Kouan Yin  
Bouddha de la compassion.

Mais l'instant est fini.  
l'harmonie rompue.  
et chaque chose s'échappe  
de tes mains, comme ce beau  
visage  
l'oubli, les blés, les roses noires.

Non la mort je veux dire le décès  
mais l'interruption du monde  
dans ton esprit  
le monde je veux dire ton esprit lui-même  
aussi  
et pas seulement l'externe à ton corps  
car il est en toi également  
et te fait.

L'esprit du monde est ton esprit  
Et ainsi ne peux-tu penser au Tathāgata  
– *Celui qui est arrivé à la vérité,*

*Celui qui a réalisé  
la nature des choses telles qu'elles sont –  
que lorsque le deva  
fait une césure dans la négociation  
à moins que déchiré  
par la clameur du siècle  
tu ne sois celui qui à son tour clame  
la désolation des arbres que ravagent  
les hommes*

Ainsi l'Omniprésent  
n'est en toi que par les interstices  
que le monde en toi  
lui laisse  
alors qu'il est l'Omniprésent  
Et c'est lui l'Autre  
et non cet autre que tu crois  
Et ainsi l'arbre crie  
lorsqu'il s'abat  
arraché à sa sève, arraché à sa nature  
Tu es l'Autre de toi-même  
emportant celui-ci dans les décombres  
de ta vie.

Bambino, bambino ! Ainsi la voix du passé  
le hélait-il dans la baie des Anges  
Parcourue cette nuit de l'enfance  
la mer d'azur, les chansons d'après-guerre  
et le deuil du père  
et la symétrie des choses  
dans le miroir  
guerre perdue  
amours perdues  
neuf années d'accordéon et de désert

l'expiation par la souffrance quotidienne  
l'enfer des hommes  
non l'épée ni même la défaite  
mais l'inguérissable blessure d'une image

Ne pars pas avec une femme qui est poursuivie  
Tu es sa rançon

et le mufle qui l'a possédée  
jamais n'y renonce  
... « Mais je suis l'Immigré  
l'ostracisme jeté sur lui  
le banni sur la terre »  
Y viennent avec sa mémoire

la chute de l'homme  
le désir de l'amour

L'Aveugle lança sur la mer vineuse  
la flotte des héros  
et le navire du vainqueur vaincu  
l'épopée du retour  
maison du père et l'île du mythe

La poésie  
est le sens sous-jacent  
« J'ai erré sur la mer mitoyenne »  
« Entre dans le monde  
auquel tu appartiens.  
Il est invulnérable,  
l'homme sans armes.

Neuf années de pluies et de crachin  
pour entrer en enfer  
l'enfer ici même

où tu paraissais vainqueur  
le maître des lieux

Le peuple qui se voit offrir  
les terres qui vont de la mer à l'Euphrate  
entre par la porte de l'épreuve

Les Dix Mille Ans de toujours !  
L'incessant recommencement de l'infidélité

et c'est pourquoi j'ai dit quitte  
le cercle et le cycle des désirs.  
Franchir l'autre porte  
qui n'ouvre sur aucun pays  
la terre est épaisse et le ciel lointain ! »

et si le poète porte sur la montagne  
le livre de son art  
moi, le Bouddha, j'ouvre à quiconque  
le livre sans art  
de mon immortel amour.

Cachent leur inutilité la nature  
l'histoire le visage voisin des morts  
Existent-ils seulement qu'est-ce  
que cette lumière du fond de la nuit  
luciole géante ?  
les choses étranges  
le Sien de derrière les collines  
cette lumière le Sien peut-être lorsqu'un jour  
le Témoin intérieur ou lui se décide  
pourquoi ce jour-là  
à parler voix des choses douloureuses  
lorsque nous rencontrons le Maître est-ce donc  
un chirurgien pour arracher ce bandage à la plaie ouverte  
et sa vue était rapide pour nous choisir  
nous les fréquenteurs de Babel  
des lupanars aux tentures rouges dans l'œil même  
de verre où s'agitent des marçassins  
têtes rouges et guitares et le monde sans échanges

qu'assourdit le bruit des chimères, des gorgones.  
Afin que nous fuyions ce peuple  
nous cachant dans le noir verger de notre histoire  
indissociable de celle du monde  
mais voir et rien, rien ne nous dit cela  
qu'un monstre ne s'y est pas installé sauf  
que personne n'usurpe le nom de Bouddha  
et l'effort juste sait en lui-même car l'effort de l'homme  
il est un être qui se vit en lui-même  
tirant sa force de cette valeur indéterminée  
la Loi aperçue nulle part mais omniprésente  
qu'éloigne le désir mais toi tu la veux  
de même que tu as été choisi  
pour l'épreuve

plus vaste que de la mer à l'Euphrate

Te voilà sur la terre qui te fut destinée  
où tout encore est douleur solitude et méditation  
la rupture étant la continuation du futur  
mais le passé reste encore à naître  
devant tes prunelles blanches comme l'avoine des lépreux  
L'enfer se termine non par la fin de la douleur  
ô bhikkhus mais par le début de la méditation

oiseaux de passage

couvions roulant sur grèves de galets

et des marcheurs solennels en blanc et noir  
banquises dans le vent, glaces de la désolation  
mer et nuit

ces cris par millions semblables sur deux notes  
le Sud qui est glacé l'axe de la terre qui est aveugle  
et le séjour des causes immortelles toutes douleurs  
humaines semblables habits de vents et de glaces  
comme la beauté et la paix la hideur et la furie  
l'étrange cérémonie mécanique qui un jour aura sa fin  
imprécision de l'être et de l'art

et la disparition des choses les plus immortelles  
alors que j'ai brisé le néant

(le plus vaste langage à l'égal d'un appel de manchot)

Roses et tulipes, levain,  
l'éternité mêlée au multiple  
bois le bleu qui mord  
ta bouche

Qu'importe, laisse boiteuse  
la poésie, la vague beauté  
gisant quelque part, roses  
tulipes

Dans le cerveau campe  
telle armée, telle nuit.  
Contemple au milieu du corps  
ce soleil.

Et puis sonne le déclin des nabots, des escogriffes.

Rumeur obtuse  
lointains souvenirs  
Continue

l'invisible combat

l'Effort Juste  
tour à tour échec et vertu  
la même vague, incessante, incessante  
de par le monde

ici et là-bas

une même chose ici et n'importe où  
dans l'univers

toi l'anonyme

l'homme sans qualités  
celui qui toute la nuit lutte

contre l'inconnu  
et peut-être ce qui distingue un Bouddha  
non la victoire qui jamais ne vient  
définitivement  
ni la connaissance puisque les dieux  
l'assistent  
mais le constant amour du Bouddha  
que rien ni personne ne surpasse  
l'espèce de force irréductible  
se transmettant de kalpa en kalpa  
quand meurent les univers  
les roses, les tulipes  
et au plus profond du cœur  
l'éternel Dharma, celui qui est sans mot,  
afin que sans prière, sans encens, sans flamme  
il franchisse l'étendue  
épuisse le temps, les cyclones

\*

Légers lévriers  
flotter le vent  
la ville sous le soleil  
de soi-même les pleurs  
et l'or les rivières de la ville  
l'or sur les dômes et sur les toits  
légers lévriers  
il pleurait sur lui  
qui avait un tel serviteur  
frappé par tant d'iniquités  
rompu par la défaite

devant ses propres ennemis

que j'ai identifiés pour toi, l'Écouteur :  
ceux  
qui te conduisent dans le Chemin Impur  
Il était devenu leur victime  
pris dans leur filet  
lui-même à la fois le monstre meurtrier de l'enfant  
le nabot, l'ogre des femmes, l'infidèle  
au visage-forteresse  
et le nabot était l'arrogance et l'ogre était le cynisme  
et le monstre était le sexe et l'infidèle l'hypocrisie  
et il répéta sa prière  
sans arme, sans connaissance, sans sagesse  
mais non sans amour  
la ville soleil  
crête de l'automne  
qui est la montagne de l'existence  
«Hâte-toi» lui dit l'étoile  
de la vie  
mais il gardait son rythme étroit  
car étroit est le passage  
Personne ne peut changer  
l'ordre, le dessin  
du vent  
ô lévriers tranquilles  
rivières de la ville  
Ainsi est le Chariot  
où tu prends refuge.

«Non, je ne me hâterai pas» Il  
prit le temps de la joie et le temps de la prière  
il prit le temps de l'oracle et le temps de l'oiseau  
il prit en sacrifice tout ce temps succulent  
et l'offrit à l'œuvre.

Et quelle était cette œuvre ô brahmane ?  
Elle était de mettre à l'endroit juste  
le balancier laqué de rouge  
Et quel était ce balancier ô brahmane ?  
Il était devenu sans utilité  
il ne servait plus à porter les paniers tressés  
d'un mariage sur terre  
Alors à quoi servait-il ô brahmane ?  
Au symbole dans son espace  
l'indication juste ayant attendu neuf ans  
ou mille ans  
pour un enseignement juste  
passage d'une aile  
une seconde ou mille ans

et le voici fort comme un jeune lion

Puis s'éloigne  
le chef de musique, penché sur son destin  
qui est celui du monde

\*

Je me suis revêtu du fleuve tourbeux  
pour te glorifier, ô Baghavant  
Je suis entré dans la capitale de l'injustice  
J'ai subi l'épreuve des yeux crevés  
puis mes bras ont été retranchés de moi-même  
Et tu m'as dit ton pays natal  
est mort  
et je me suis enseveli dans la douleur

Tout cela est ta parole  
Je suis l'inventeur de ma vie  
Puisque de tout temps j'ai choisi  
d'être la poussière sous tes pas

L'autre côté du fleuve  
la rive des morts  
déserte et désolée  
l'homme est désert et désolation  
n'existant que par la mort  
J'ai voulu sauver le Continent Blanc  
Et les plus nombreux  
se sont détournés de moi  
Chaque royaume ô Roi a son roi  
et c'est pourquoi le prince de là-bas  
est ici l'esclave des gnomes, des sorciers, des mafieux  
c'est pourquoi le parfum de la montagne  
est ici le scandale et l'insupportable  
c'est pourquoi je n'ai pu entrer dans la Ville  
que couvert de plaies  
Mais je suis l'Invaincu !

Nous avons passé le même temps sur la terre  
parmi les chiffres, parmi les signes  
et nul parmi nous qui fûmes aussi nombreux  
que les grains de sable du Gange,  
que les cris des oiseaux,  
ne le vit.

Notre terre est du midi ! et nous avons légué midi  
à nous-mêmes : l'égal lot à chacune des onze heures  
Mais pour la douzième aucun héritage

de lande, crevasse, plaine ou pierre :  
                                  sunityâ – la vacuité  
Et ainsi ai-je dit : pars, quitte ta maison  
                                  et tu m’as obéi  
L’homme sans nom dans la ville  
l’homme sans vertus visibles  
l’anonyme parmi les hommes  
*si retiré de nature et de destin*  
*qui aime tant être rien*  
                                  est l’être-au-Bouddha  
Mais il est aussi, celui-là, l’homme sorti  
                                  du lit du fleuve,  
recouvert de limon et d’immondices  
rassasié de chagrin  
et l’acte-en-lui est le manquement, l’origine :

« Je déclare que le vouloir  
                                  est le karma »

Ni le soleil, ni la nuit n’ont d’origine  
                                  et moi-même suis-je ainsi  
                                  qui suis né, doublement né  
Toi qui te plains de ne savoir guère plus  
tu m’as vu  
                                  dans la touffeur des champs nus  
                                  marchant  
aussi seul que le jour dans l’univers  
aussi humain que tout homme  
et plus humain  
                                  accompagné d’un serviteur  
                                  souffrant de soif et d’exil  
Tu fus le seul à pleurer ma misère





# TABLE

1	7
2	12
3	16
4	18
5	24
6	30
7	36
8	40
9	46
10	50
11	53
12	57
13	61
14	65
15	71
16	74
17	80
18	85
19	87
20	91
21	95
22	100
23	111
24	115
25	118
26	121
27	127

28 .....	134
29 .....	137
30 .....	144
31 .....	148
32 .....	153
33 .....	156
TABLE.....	169



Imprimé en France  
ISBN 978-2-35508-462-1  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2010